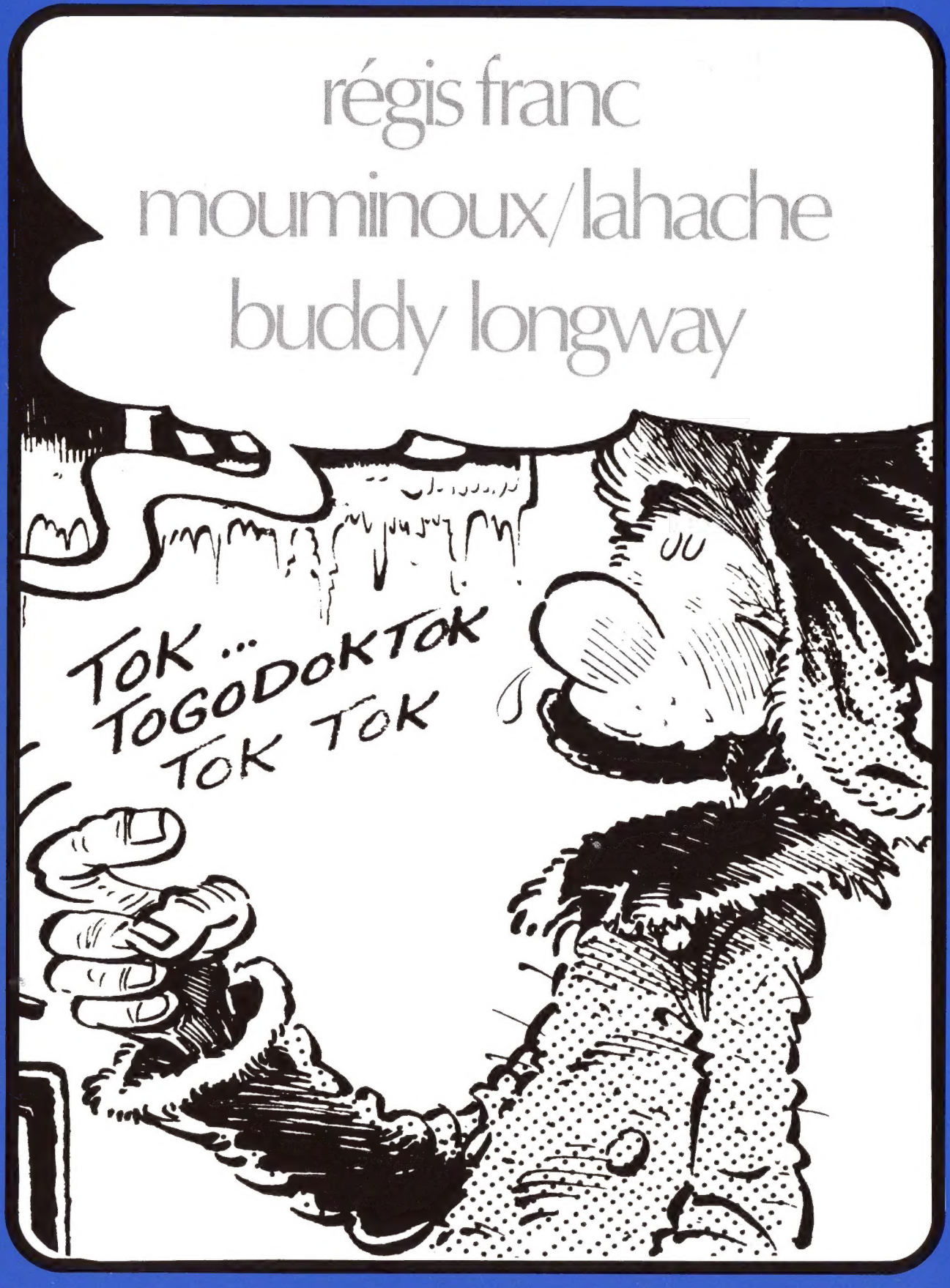
SCHTROUMPF fanzine

régis franc
mouminoux/lahache
buddy longway



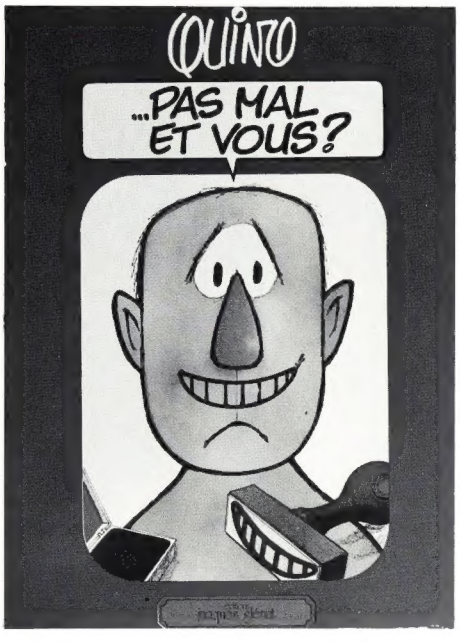
JANVIER - MENSUEL N° 15 / 10 F.

éditions jacques glénat

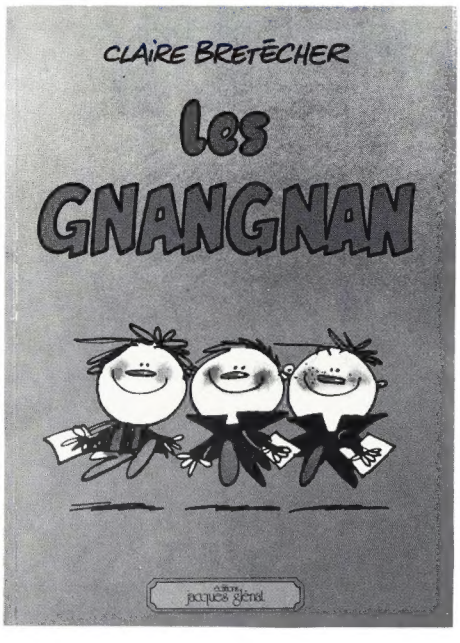
éditions jacques glénat

NOUVEAUTES JANVIER 1978

Collection cartonnée



Album cartonné, 48 pages noir et blanc. Le premier recueil en France du célèbre dessinateur argentin QUINO. 24 F



Album cartonné, 48 pages noir et blanc.
Réédition. 24 F

Album cartonné, 48 pages noir et blanc.
Réédition. 24 F

Collection Bdécouvertes

L'une des premières séries de Marijac.
Broché, 20 F

Un classique extrait des pages de Vaillant.
Broché, 20 F

Les mémoires de Marijac. Un des pionniers de la BD raconte sa vie et l'histoire de son journal Coq Hardi. 29 F
Nombreuses illustrations.

Revues

- CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE N° 35 consacré à Hubinon, le dessinateur de Buck Danny, "Barbe rouge", etc. 52 pages, 12 F (exo).

- SCHTROUMPFANZINE N° 15 : nouvelle formule avec interview de Régis Franc, Mouminoux/ Lahache, nombreux articles. 10 F (exo).

- CIRCUS N° 12 : l'Invité : Gérard Lauzier et toujours "la Bande à Bonnet", Godard, Leguen, Bonvi, Wininger, Ramaïoli, Poïvet, etc. 20 F (exo)

Régis Franc est une des révélations de ces deux dernières années. Fin 77 deux albums* sont venus consacrer, si besoin était, le talent de ce jeune dessinateur. Pour le premier numéro de sa nouvelle formule, *Schtroumpfanzine* se devait de rencontrer Régis Franc.

— Régis Franc, qui êtes-vous ?

Qui suis-je ? Eh bien je suis quelqu'un qui en venant d'écouter des lieder de Shubert dans sa voiture sur France Musique, trouve un peu puéril de répondre à des questions concernant les petits « mickeys ».

— Qu'avez-vous fait avant de faire de la bande dessinée ?

J'ai fait de la réclame, de la publicité environ 3 ans et je dirai pour ceux qui rêvent de faire des « mickeys », faites de la réclame, c'est la meilleure école.

— A propos d'école, avez-vous appris à dessiner ?

Non, je n'ai rien fait comme école. Quand j'étais petit garçon, j'étais un très très mauvais élève en tout, je ne savais absolument rien faire en quoi que ce soit, et je suis tout à fait incapable d'aller dans une école. J'ai toujours su dessiner. En d'autres termes, j'ai toujours eu du talent.

— Comment êtes-vous venu à la bande dessinée ? Est-ce que ça correspond chez vous à un besoin d'expression ?

Non, ça correspond au fait qu'en faisant de la bande dessinée on travaille à peu près trois heures par jour, on gagne pas mal d'argent ; on fait ce qu'on veut ; les rédacteurs en chef des principaux journaux ne sont pas des gens très exigeants et, si vous voulez, moyennant ceci et cela j'ai mis dans la balance d'un côté le temps que je passais à faire des choses très importantes et très dures et de l'autre la B.D. et là, en faisant quelque chose de tout à fait simple et gentil je continue à gagner beaucoup d'argent et ça me va très bien.

— La bande dessinée n'est pas tellement rémunératrice d'habitude ?

Ah, ça dépend comment on la fait !

— Vous avez percé rapidement, par rapport à d'autres.

— C'est vrai, mais ça tient beaucoup de la personnalité des uns et des autres. Ceci dit, il y a une chose à laquelle je crois beaucoup,

* Histoires immobiles et Récits inachevés (Dargaud) ; Le café de la plage (le Matin).

c'est d'arriver sur le marché en présentant un produit. Un sous-produit de quelqu'un, c'est une très mauvaise idée. Il faut savoir ce qu'on veut. Par exemple : les rédactions des journaux sont saturées de mecs qui amènent du sous-Druillet, simplement parce que lorsqu'on a vingt ans et qu'on a des problèmes d'Œdipe ou de sociabilité, on s'imagine qu'en faisant de la science fiction et en montrant des C.R.S. tapant sur des types à cheveux longs, c'est tout à fait suffisant pour faire une œuvre en quelque sorte. Ça, il y a des gens qui l'ont fait avant eux et qui l'ont fait mille fois mieux. Alors, il faut savoir ce qu'on a envie de faire, vous voyez. Moi, le jour où j'ai eu envie de faire de la bande dessinée, par rapport à ce que je sentais, par rapport aux vibrations des choses, je l'ai faite, de la seule manière qui me paraissait possible, c'est-à-dire en faisant quelque chose que moi seul je pouvais montrer.

— N'avez-vous pas peur que votre dessin soit une mode ?

Oui, je suis arrivé au bon moment, de la même manière que Brétecher est arrivé au bon moment. La plupart des gens parlent des références littéraires qu'il y a dans mes histoires, et il y a une chose qu'on sait ou qu'on ne sait pas ; c'est par exemple que les premiers trucs que j'ai faits pour Pilote étaient des nouvelles et donc, que je suis plus quelqu'un qui écrit que quelqu'un qui dessine. Je prends mon pied à écrire, mais ça, ce n'est pas nouveau.

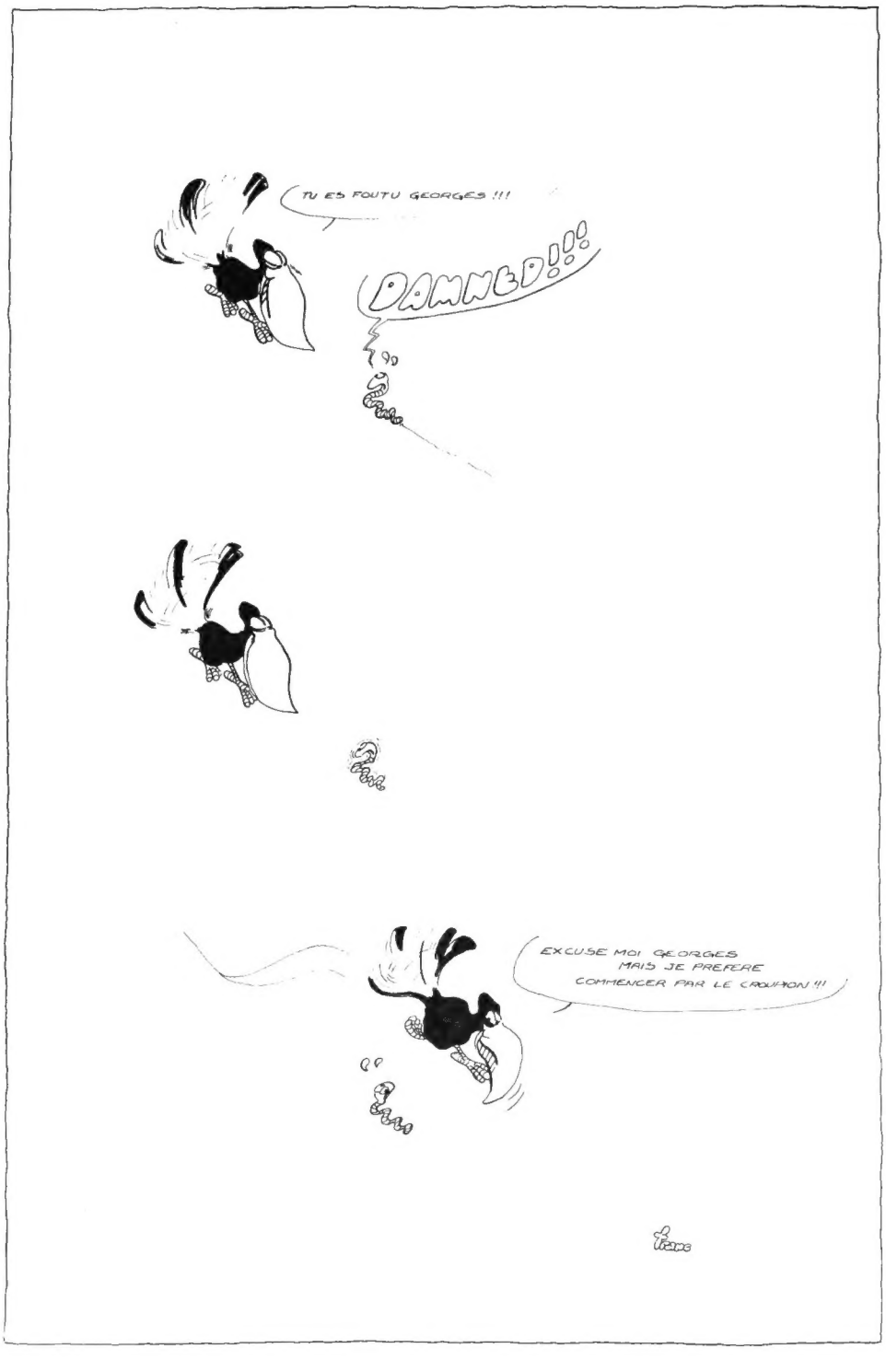
— Ça se sent dans vos histoires ?

Oui, bien sûr ! Maintenant, si c'est une mode tant pis, si ça n'en est pas une tant mieux, ça durera plus longtemps pour moi. Mais il est tout à fait possible que d'ici quelque temps je fasse autre chose.

— Vous produisez beaucoup ?

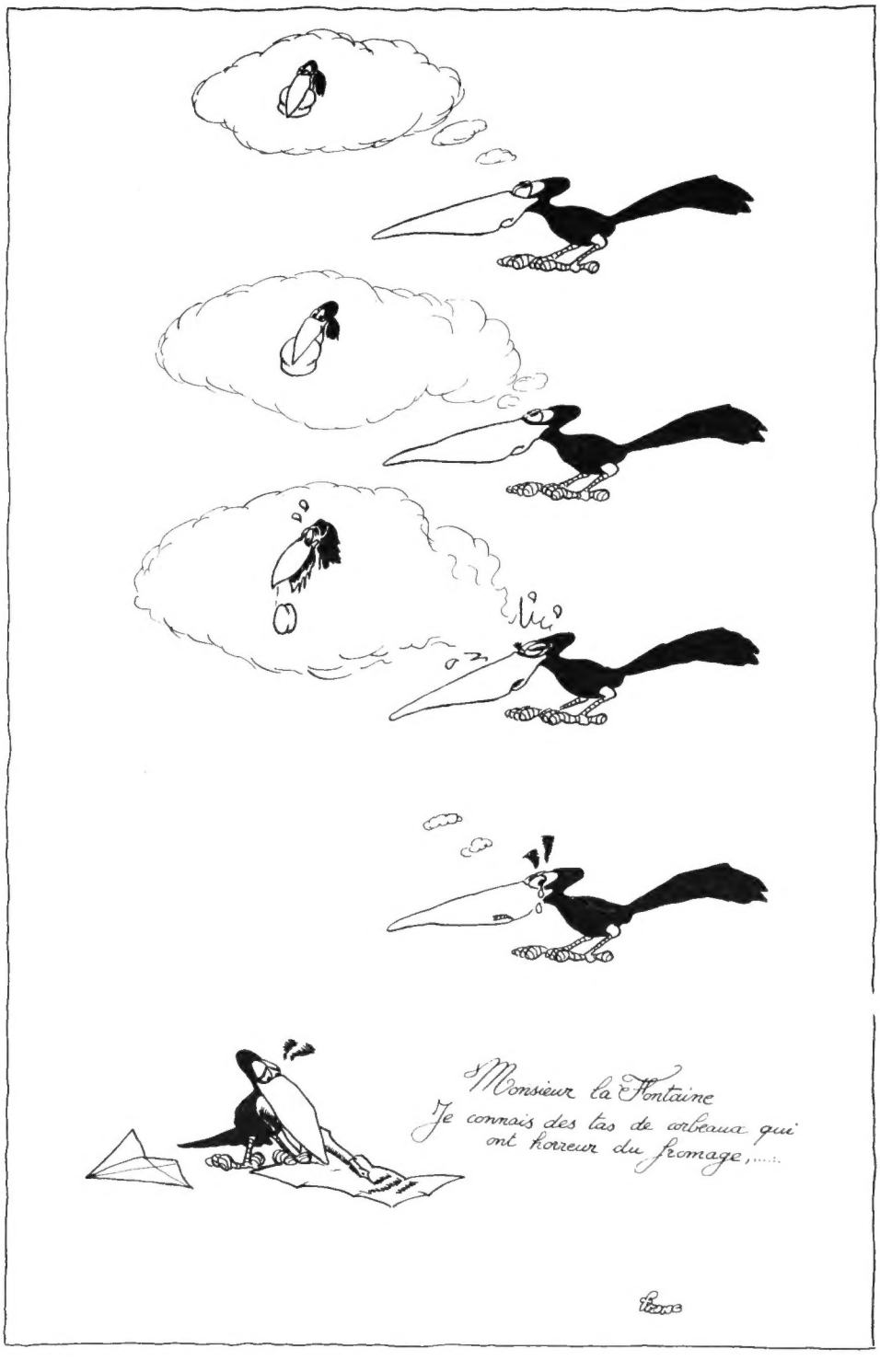
Non, je ne produis pas beaucoup. Je travaille pour *Pilote* parce que j'ai de très bon contacts avec Vidal, c'est quelqu'un que j'aime beaucoup, beaucoup, et je travaille pour *Le Matin* car ce qui m'intéressait dès le départ, c'était de sortir du petit public de la bande dessinée ; quand je dis petit public, je pense aux vingt mille personnes qui lisent des petits mickeys régulièrement et qui s'intéressent à ça. Ce que j'en dis, c'est rapport au courrier que je

Planche inédite



reçois sur la bande qui passe dans *Le Matin*. Je reçois du courrier de gens qui me disent : « moi je ne lisais plus de bandes dessinées, ça m'ennuyait profondément, votre truc me plaît ». Conclusion, j'ai atteint mon objectif, c'est-à-dire toucher le grand public ou plus exactement les gens qui se foutent a priori de la bande dessinée. D'ailleurs que ce soit de la bande dessinée ou autre chose, le problème, c'est d'intéresser les gens. Le contact avec les gens est fondamental. Maintenant, il ne faut pas se méprendre : faire rire d'accord, mais pas à n'importe quel prix. Il faut rester honnête avec soi. Etre putassier je ne le pourrais pas !

Planche inédite



— Lorsqu'on lit vos dessins, on a l'impression d'être au théâtre.

Oui, les personnages sont très statiques, ils rentrent, ils sortent, et le décor ne bouge pas.

— Vos histoires sont très littéraires finalement ?

Le dessin est en fait une ponctuation, une facilité de lecture d'une certaine manière. Quand j'étais dans la pub, j'étais directeur artistique, c'est-à-dire que je m'occupais de photographie, de régler les prises de vues etc. Un jour, on m'a mis sous les yeux un livre d'Irwin Pen qui est un photographe américain. Les textes de ce livre de photographie étaient d'un auteur américain Truman Capot. J'ai trouvé la manière d'écrire de ce type géniale et suite à ça, j'ai lu des auteurs américains que je n'aurais pas lu sans ce livre de photographies. Si les gens voient au dos de mon album de bandes dessinées un « ton fitzgéraldien » et qu'ils ne connaissent pas Fitzgerald, ils auront envie de le lire, ils apprendront que « le dernier Nabab » est un film, et petit à petit ils rentreront dans quelque chose d'autre ; si d'une certaine manière ce que je fais est une approche de littérature, j'en suis ravi !

— Vos bandes sont en fait des flashes de la vie ?

Des tranches de vie, comme dirait Lauzier. (J'en profite pour dire que j'aime beaucoup Lauzier). Non, pas vraiment. Vous dites cela parce que les préoccupations des gens sont toujours les mêmes ; les gens n'ont que des histoires de cul ou des histoires de cœur, le reste est accessoire. Toute leur vie tourne autour

de ça. Est-ce que vous connaissez une bande dessinée où il ne soit pas question de la vie courante ?

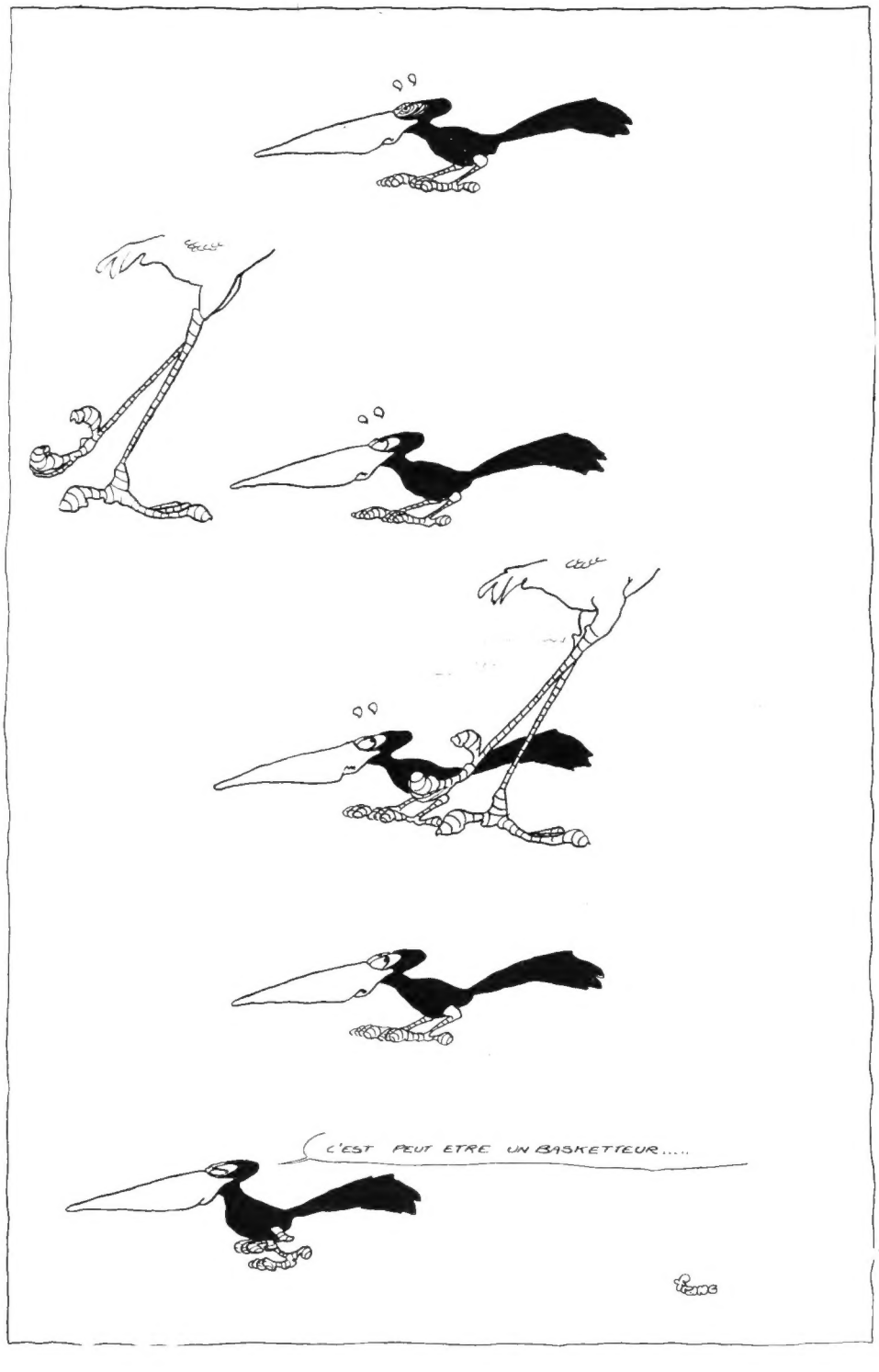
— Je pensais plus précisément à l'histoire où l'un des personnages dit le texte de la chanson « Milord ».

J'ai beaucoup de vieilles photos, j'aime beaucoup ça. Je suis parti pour réaliser cette histoire d'une vieille photo de Brighton en Angleterre. C'est la première image de cette histoire. Une espèce de jetée en plein hiver où il ne se passe rien. Quant il ne se passe rien, la moindre parole prend de l'importance. Si vous vous placez dans le grand hall d'une salle d'opéra et qu'il y ait dix milles personnes qui parlent et quelqu'un qui chante, ça ne veut rien dire. Si vous prenez le même grand hall, que vous ayez un piano ouvert, et que vous arriviez et jouiez un « do », il se passe quelque chose. Cette histoire est donc partie de cet endroit désert ; je connaissais de plus le film avec Gérard Philippe : « Une si jolie petite plage » qui est un film très triste qui se passe sur une plage du Nord.. Donc je pensais à tout cela et je me suis dit : que peuvent faire des gens qui se trouvent dans un endroit pareil ? En plein hiver, il n'y a pas cinquante solutions. Ils s'emmerdent évidemment ! Quand les gens n'ont rien à faire, ils pensent à ce qu'ils sont, à ce qu'ils ont été, aux choses qu'ils aiment...

— Il se dégage de vos histoires un sentiment de solitude de l'individu.

C'est effectivement une chose à laquelle je crois beaucoup. Mes personnages ont des problèmes de communication comme la plupart des gens, et c'est ce qui explique peut-être le succès de mes histoires. Les lecteurs s'y retrouvent à partir de ce qu'ils ont de plus caché et de plus secret. A partir du moment où l'on se déshabille sur la place publique, les gens qui sont autour se disent : tiens c'est étonnant mais je suis exactement comme cela. Dans « le café de la plage » par exemple, les gens parlent de leurs rêves, de ce qu'ils voudraient, de ce qu'ils aimeraient, mais à aucun moment, ils ne se touchent. Quand ils se touchent c'est tout de suite la partie de cul. Ils s'acharnent respectivement sur leur sexe. Je suis allé voir « Bobby Deerfield », car je fais également une page sur le cinéma dans

Planche inédite



Pilote ; la plupart des critiques ont cru que c'était une histoire d'amour ; c'est en fait une histoire de solitude.

— Pourquoi faire des têtes d'animaux à vos personnages ?

Tout simplement parce que j'ai commencé en dessinant des animaux. Et ces animaux pour qu'ils puissent prendre un verre ou allumer une cigarette, je leur ai ajouté des mains.

— Le succès est-il important pour vous ?

Planche inédite

OH! VOUS HEIN!!!
ÇA VA PAS RECOMMENCER.....
CHAQUE FOIS QUE JE RENTRE CHEZ MOI, JE RISQUE D'ETRE MANGÉ... VOUS CROYEZ QUE C'EST DROLE... HEIN?
.... EN SORTANT DE L'USINE
..... HEIN ??
D'AILLEUR ..... UN JOUR... LE PEUPLE VOUS JUGERA. HOP!..... PAS DE REPONSE... .... HEIN ??
JE .... JE DOIS D'ABORD CONSULTER MES AMIS POLITIQUES

Certainement. Les gens qui prétendent le contraire sont des menteurs. Le succès est rassurant. Avoir des gens qui vous lisent, c'est bien mais il ne faut pas en exagérer l'importance. Ce que je veux dire par là, c'est que mes histoires, il y a longtemps que je les ai faites et que si demain je me trouvais en Argentine ou ailleurs en train de vendre des armes, je continuerais à me raconter des histoires et du moment qu'elles me feraient sourire, ce serait tout à fait suffisant. A partir de l'instant où mon histoire paraît dans le journal, je ne la lis que pour voir si l'impression est bonne ou si les pages ne sont pas mélangées, ce qui arrive parfois. Quand vous relisez une chose et qu'elle est terminée, elle ne vous appartient plus. Vous qui me parlez, vous savez plus que moi ce que sont mes histoires, simplement parce qu'elles vous appartiennent et que vous les avez en quelque sorte « vampirisées ». Et c'est très bien. J'ai l'exemple d'une personne du *Matin* qui me disait : « c'est extraordinaire parce qu'à un moment dans le « Café de la Plage » tu racontes une histoire que j'ai envoyée à ma femme, de qui je divorçais, exactement au moment de la rupture. » L'histoire leur appartient complètement. L'histoire est ma propriété tant que je la dessine. A partir du moment où j'ai mis mon nom au bas de la page, c'est terminé !

— On a besoin du succès pour être confirmé dans ce que l'on fait.

Je ne sais pas. Personnellement, je n'ai jamais eu beaucoup d'inquiétude par rapport à ce que je fais. Je ne me suis jamais dit que ça marcherait très bien, je ne me suis jamais dit que ça ne marcherait pas. Mes préoccupations ne vont pas dans ce sens.

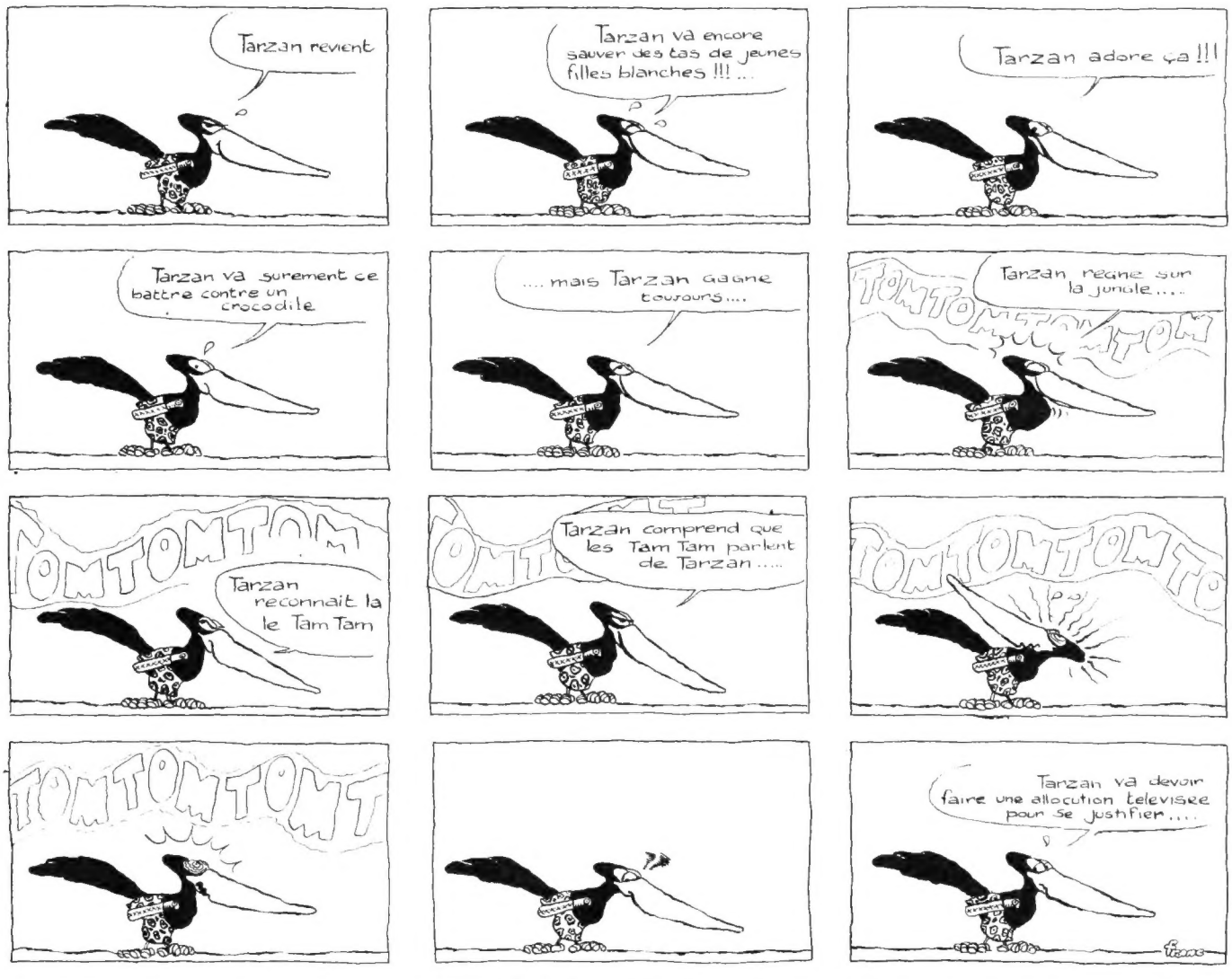

Tarzan revient
Tarzan va encore sauver des tas de jeunes filles blanches !!! ...
Tarzan adore ça !!!
Tarzan va surement ce battre contre un crocodile
.... mais Tarzan gagne tousours....
Tarzan regne sur la jungle....
TOMTOMTOMTOM
TOMTOMTOMTOM
Tarzan reconnait la le Tam Tam
Tarzan comprend que les Tam Tam parlent de Tarzan.....
TOMTOMTOMTOM
TOMTOMTOMTOM
Tarzan va devoir faire une allocution televisee pour se justifier.....

Planche inédite

— Et qu'attendez-vous de la vie ?

... A cette question étonnante, réponse ad hoc. Pour le savoir, il faudrait que nous en reparlions dans 20 ans.

— En dehors des petits Mickeys quels sont vos projets ?

Il n'est pas impossible que dans les temps à venir, j'ai des propositions dans le domaine du cinéma. Ca m'intéresse beaucoup. Je n'en dirai pas plus ! J'en ai déjà trop dit...

— Qu'auriez-vous aimé faire ?

Il y a trois choses que j'aurais aimé faire dans la vie. La première c'est jouer dans un quatuor à cordes, de renommée internationale de préférence, et interpréter Mozart. Hélas, je ne suis pas du tout musicien, et je suis très frustré à ce niveau. La seconde chose que j'aurais aimé, c'est être un des cinq ou six champions internationaux de tennis. Je trouve que passer sa vie à taper dans une balle aux quatre coins du monde, c'est complètement dingue ! J'aurais bien aimé dessiner également, mais là j'avoue qu'en ce moment je suis servi. J'aime beaucoup dessiner « le café de la plage », c'est très agréable.

— Comment travaillez-vous ?

Je travaille comme les animateurs de dessins animés : je décalque ! J'ai un corps et je change la position des bras quand c'est nécessaire. J'essaie de dessiner aussi lisiblement que possible. J'estime que lorsqu'un monsieur a la main sur la bouche, il est important que l'on comprenne qu'il a la main sur la bouche, et qu'on ne voie pas les rayures du tricot. Un dessin doit être lu très vite. De plus lorsque le dessin paraît dans un journal comme *Le Matin*, le temps consacré par le lecteur à la bande dessinée est relativement court, donc le dessin doit être évident au premier coup d'œil. Ce qui m'importe dans mes dessins, c'est de connaître l'importance, du point de vue espace, des paroles des personnages. C'est cela qui détermine l'emplacement de chaque individu.

— Vous faites souvent référence au cinéma dans vos histoires ?

C'est exact. Par exemple dans l'album publié chez Dargaud, il y a une histoire intitulée « Un milliardaire très simple ». C'est un repiquage du film de Visconti « Mort à Venise ». Et une référence au conformisme tirée d'un film de Bertolucci.

— Vous intéressiez-vous à la bande dessinée avant d'en faire ?

Non ! Je m'intéressais aux humoristes, mais pas à la bande dessinée. Je crois que ce n'est pas une bonne idée de s'intéresser beaucoup à la bande dessinée lorsqu'on veut en faire. On est forcément influencé. Si vous avez quelque chose à raconter, vous le raconterez forcément d'une manière ou d'une autre. Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs. Si je fais de la B.D., ce n'est pas moi qui le dit, ce sont les autres. Moi, je raconte quelque chose, c'est tout.

— Regardez-vous ce qui se fait en B.D. actuellement ?

Non, ou très peu. J'aime beaucoup Giraud. J'ai failli travailler avec lui et le résultat aurait certainement été

surprenant. Il y a une folie dans le dessin de Giraud que je trouve géniale.

— Quels enseignements tirez-vous de votre travail au Matin ?

Il y a une chose fondamentale : le dessinateur français se comporte comme un petit jeune homme bien propre. Quand on lui propose de travailler pour un quotidien, il dit : non, le quotidien, je ne veux pas, moi je fais mes trois planches par mois et je suis content. Alors que si un tel travaillait pour *France-Soir*, un tel pour *Le Journal du Dimanche*, untel pour le *Quotidien de Paris*, etc. ce serait plus constructif que de laisser la place aux séries américaines. En plus, je tiens à préciser qu'en faisant de la bande dessinée quotidienne, on gagne dix fois plus de fric qu'en faisant des petits Mickeys pour des journaux spécialisés.

Il y a un mouvement qui s'est engagé grâce à la grande, la géniale Claire Brétecher. Le jour où elle a accepté de faire « Les Frustrés » dans le *Nouvel Observateur*, elle a ouvert une ère nouvelle pour les « Mickeymen ». Got, Pétillon, et moi nous avons foncé par cette porte entr'ouverte, et maintenant, il y a des gens qui lisent très volontiers la page de bande dessinée dans *Le Matin*. A partir de cette expérience, les autres journaux vont être obligés de suivre. Quand on offre « Sissi Impératrice » aux lecteurs, c'est les prendre pour des cons. Un jour il faudra qu'on leur donne autre chose, et cet autre chose, c'est nous qui le ferons. Les gens qui font des petits mickeys pour les journaux spécialisés, seront contents quand on leur offrira la possibilité de travailler pour le grand public. Dessiner pour un quotidien, c'est une superbe chose ! Tous les jours on est obligé de se botter le cul pour le faire. C'est pas facile ! Forest a aussi été un précurseur, mais il n'a pas eu le succès de Brétecher ; Brétecher a eu la chance de tomber sur un journal qui a un auditoire de gauche, et l'auditoire de gauche est le plus réceptif à ce qui est nouveau. Les cancres de droite ne peuvent pas comprendre. Le « Café de la Gare » n'aurait jamais pu paraître dans un journal de droite. On m'aurait viré au bout de dix jours.

C'est une porte ouverte. Et de plus en plus, les dessinateurs me disent : « Putain, tu as de la chance de travailler avec le Matin », alors qu'au début ils disaient : « je fais des trucs pour tel journal (un fanzine qui tire à dix mille exemplaires, je fais tel truc dans tel autre parce que j'y suis bien, j'y ai des copains, alors le quotidien... » C'est très agréable d'avoir des copains, mais il faut savoir ce que l'on veut. Quant on veut avoir du succès, il faut s'en donner les moyens.

— Que pensez-vous de l'initiative de B.D. Hebdo ?

L'idée de B.D. est très bonne, mais très mal réalisée. Essayez d'imaginer l'impact de B.D. s'il était inclus dans un grand quotidien. Tous les grands quotidiens américains ont leur page de bandes dessinées ; et les gens la lisent, les gens qui ne savent pas ce qu'est la bande dessinée ne vont pas au « Kiosque ». Le problème, ce n'est pas de convaincre les copains que vous êtes fort, mais de convaincre les gens qu'on ne connaît pas.

— Le quotidien vous donne donc une audience plus large.

Oui. Avec le quotidien vous touchez des gens qui ne sont pas à priori concernés par la bande dessinée, mais qui peuvent le devenir. Les journaux spécialisés seraient aussi gagnants dans une telle entreprise. Prenez mon exemple : il y a des gens qui ne connaissent que « le café de la plage » et qui ont été très étonnés de découvrir l'album qui est sorti chez Dargaud. La bande dessinée passe par la presse quotidienne, et ce n'est pas parce qu'un journal est de droite qu'il ne faut pas faire des choses personnelles. Il y a un public et il faut essayer de le convaincre. Alors je dis à tous les dessinateurs qui ont quelque chose à exprimer : travaillez pour un quotidien.

Propos recueillis par Jean Léturgie

BUDDY LONGWAY ET LES ENFANTS DE LA TÉLÉ

« Allons-nous promener sous les feuilles d'érable »... : si Derib a tant de succès avec son Buddy Longway, ne cherchez pas plus loin. C'est qu'il nous sort de nos villes, avec leurs saloperies de bagnoles !

Mais il y a peut-être une autre raison, moins apparente, qui justifie son succès auprès du jeune public. Si vous voulez, je vais tenter de vous l'expliciter, mais souffrez tout d'abord que je prenne quelques précautions liminaires.

1. « Personne n'est parfait » : le rouge au front, il me faut avouer que je n'ai découvert Derib que de fraîche date, à partir de Buddy Longway. Cela vous épargnera au moins la dissertation générale sur l'ensemble de ses qualités (et de ses moindres défauts) !

2. Il reste bien entendu que quand vous, moi, Delphine Seyrig, Georges Marchais ou le fils de l'aubergine du coin, lisons une bédé, c'est pour le plaisir, et que c'est pour le plaisir que quelquefois ensuite on a envie d'élucubrer...

3. ...et qu'il va de soi que quand je me régale avec Buddy Longway, je ne m'arrête pas devant chaque planche pour couper les vignettes en quatre !

Ceci dit, on va peut-être pouvoir y aller ?

⁂

Le questionneur de service : « Pensez-vous que l'enfant de la télévision puisse faire la synthèse des méthodes visuelles propres à la tradition alphabétique et des perceptions de la culture qu'il doit aux médias électriques ? Ou bien pensez-vous qu'il ne lui est plus possible d'assimiler le médium du texte imprimé ? »

Mac Luhan : « Une telle synthèse demeure parfaitement possible ; elle pourrait même engendrer un mélange fécond des deux cultures, mais il faudrait que l'enseignement traditionnel admette qu'il existe bel et bien une culture électrique. A défaut de consentir à cette prise de conscience élémentaire, je crains bien que nos écoles n'apportent rien de constructif à l'enfant de la télévision ! »...

Mais Derib dans tout ça ? Un peu de patience, je vous prie !

⁂

Effectivement, quand ils réalisent l'impact de la télé sur les jeunes d'aujourd'hui, les malheureux enseignants se trouvent « comme des truies qui doutent ». Et il faut les comprendre.

C'est vrai qu'à la télévision ça va vite, et que l'enfant qui se fatigue à essayer de comprendre, mais qui, à peine a-t-il réussi à capter une image, en reçoit une autre, risque de se laisser aller à une lecture superficielle, à fleur d'image ! C'est vrai que ce côté négatif de lanterne magique attire la plupart des téléspectateurs du côté des films « où la participation émotionnelle tient lieu de compréhension » !

C'est vrai, ... mais la lecture rapide ça s'apprend, aussi bien pour les images qu'en ce qui concerne les mots, c'est vrai, mais... la participation émotionnelle, ça peut se prolonger par le désir de faire partager aux autres ses émotions, ou de se les révéler à soi-même.

Alors, pour citer une dernière fois Mac Luhan, au milieu de ce melstrom d'images, « mieux vaut transformer sa tour d'ivoire en tour de contrôle » !

D'accord, mais *Buddy* dans tout ça ? Ca vient, ne vous énervez pas !

⁂

On peut donc dire que la pédagogie audiovisuelle reste à inventer. Mais on peut également se demander si le succès dont jouit la BD n'est pas dû, au-delà du plaisir primordial et immédiat du rêve ou de la distraction, à une autre sorte de plaisir.

Le plaisir, plus ou moins inconsciemment ressenti, de maîtriser aussi peu que ce soit ces images qui, sur le grand comme sur le petit écran, s'escamotent et finissent par *nous* escamoter. Mais *Derib* et *Buddy* dans tout ça ? Et bien nous y voilà !

⁂

Seul : c'est à ce quatrième album de *Buddy Longway* que nous allons seulement nous référer. Il va de soi que la couleur et la taille des planches étant essentielles les reproductions ici fournies ne sont que figures de référence : prière de vous reporter immédiatement à votre album. Sinon vous courrez le risque de vous retrouver aussi déçu que lorsque vous regardez sur le petit écran un film qui a été prévu pour le grand (un western de John Ford à la télé, c'est imbuvable !).

Et puisque vous avez donc votre album près de vous, si j'osais... allons, j'ose : comptez-donc (ça ne sera pas long !) le nombre de mots compris dans ces 46 planches ! Ne comptez pas sur moi pour vous donner le total : disons que ça s'échelonne par page entre 0 (page 4) et 133 (page 39), et une moyenne de trente mots par page.

Et ceci n'est qu'une moyenne, encore ferais-je remarquer :

— que je compte tous les mots, articles et pronoms personnels compris, alors qu'il faudrait procéder par groupes de mots,

— qu'une importante partie du texte écrit, avec la judicieuse idée qu'a eue Derib de faire un récit à la première personne, se place en préambule ou en parallèle aux images.

Or, comme l'écrivait un collègue, voulant un jour distinguer entre albums pour enfants et bédés, il est vrai que dans celle-ci, d'ordinaire, « l'image est elle aussi particulièrement informée par le texte : elle a très peu d'autonomie par rapport à lui. C'est pourquoi il faut souvent plusieurs lectures d'une même bande dessinée pour arriver à en percevoir toute la richesse iconographique ».

Et bien avec Derib, si on éprouve le besoin de le relire, c'est pour d'autres raisons, et précisément plutôt *parce qu'on ne s'y paye pas de mots*. La richesse iconographique, elle saute à l'œil tout de suite.

Le silence dans *Buddy Longway*, ça nous permet de rentrer dans l'image et dans la peau des personnages. Avec Derib, l'œil écoute, l'œil respire !

Je me souviens du temps hélas déjà lointain où, pas plus bête qu'un autre, je séchais néanmoins devant les fameux devoirs de « rédaction ». Evidemment l'expérience d'un retour en arrière est impossible (« A moi, Docteur Faust ! »), mais je suis persuadé que si alors on m'avait proposé de « traduire » une ou deux pages d'une bédé de cette sorte, je ne serais pas resté muet. Parce qu'ici les mots, c'est nous qui les mettons en filigranes.

Quant aux innovations graphiques que Derib nous propose, *en toute simplicité,* il y a vraiment là matière à initier à un art de voir et de faire voir.

Reprendre en diapositives et projeter pour tout un groupe certaines pages de *Buddy Longway,* s'arrêter sur l'image (ce qui ne veut pas dire arrêter l'image) et la décortiquer tous ensemble, je crois que ça ne serait pas du temps perdu ! Autrement dit qu'on se mette à divaguer, mais sur des pages que l'on sait avoir été faites sérieusement, chacun y allant de son interprétation, dans une lecture à la fois créatrice et critique.

J'ai fait un sort à quelques pages : il va sans dire que ce que j'en dis paraîtra à certains carrément débile. L'essentiel est que chacun réagisse...

***

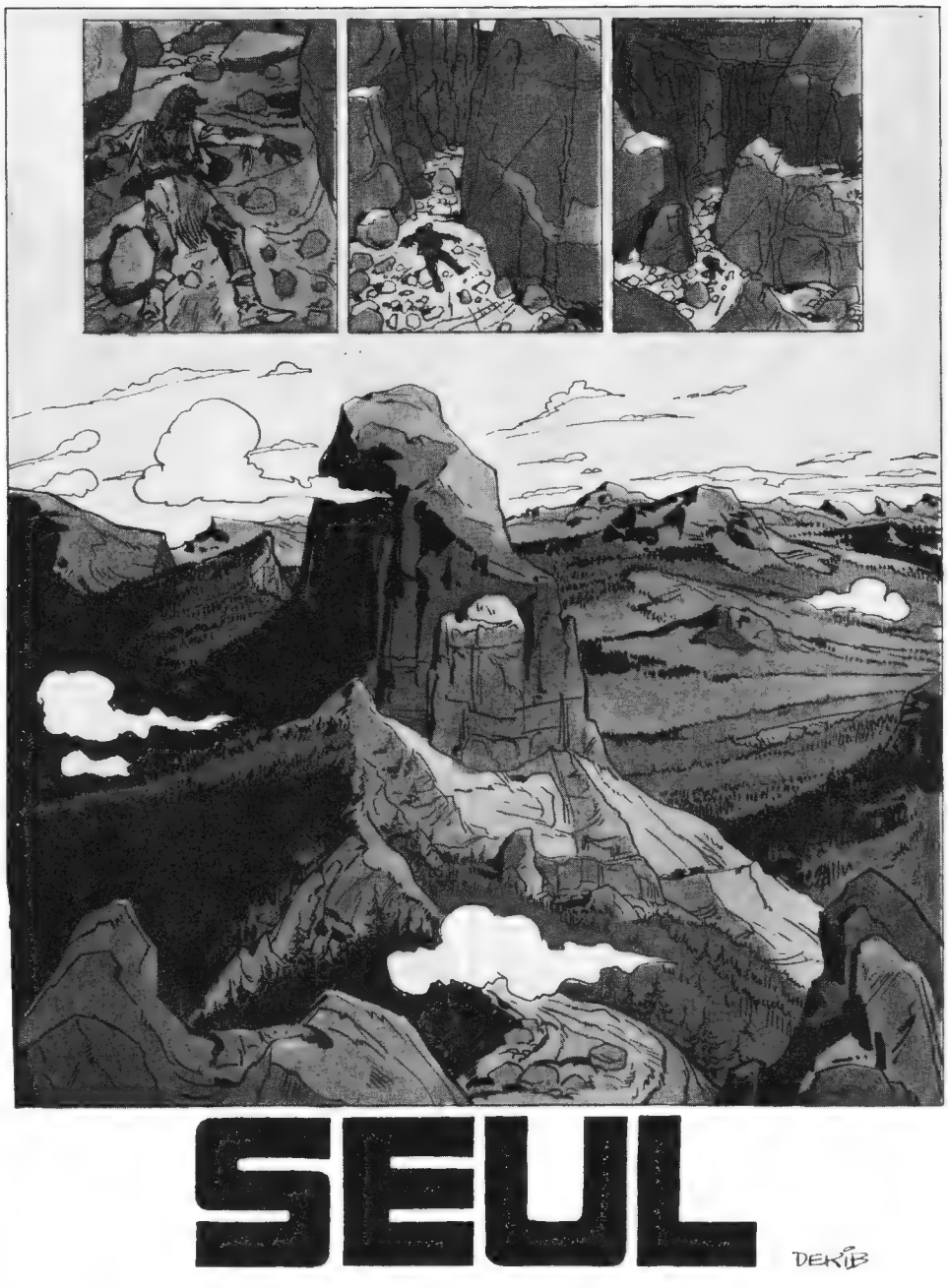
Si je m'écoutais, on s'arrêterait là ; mais comme on m'a déjà fait remarquer gentillement que j'en restais trop à la forme, je vous ai amené deux « guests stars » comme on dit dans les feuilletons.

Ceux qui veulent de l'analyse de contenu et d'idéologie, en voiture ! Voilà ce que j'ai pu glaner.

Dans la revue *Québec français,* Jacques Hurtubise, dressant la liste des ouvrages à faire entrer dans une *Petite bibliothèque de la Bande Dessinée,* y invite Derib et Buddy, en ajoutant quand même :

« On sent dans le dessin de Derib l'influence de Greg (Achille Talon). Il y a aussi dans ses scénarios un petit côté mélo qui m'agace ».

Dans *La société des bulles,* Wilbur Leguebe consacre plusieurs paragraphes à la série de Derib et en souligne les « nombreux aspects positifs : les innovations graphiques, l'ambiance créée, une morale

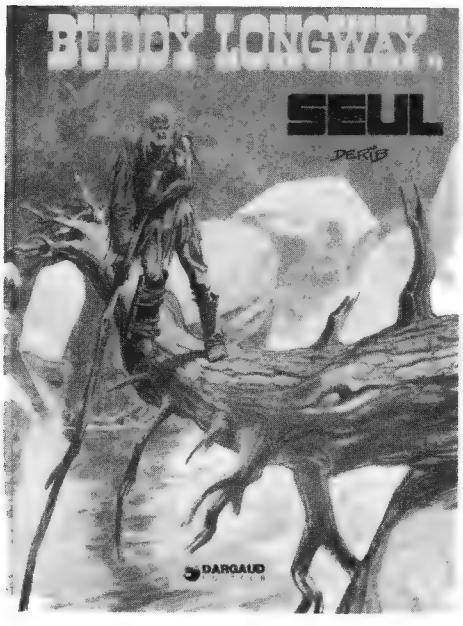


• *Mac Luhan donc, ça n'a pas l'air trop compliqué à assimiler. Mais étant congénitalement affligé de la pénible manie de clarifier ce qui tombe déjà sous le sens, je serais tenté de simplifier encore sa pensée en disant : tout ça est une question de muscles.*

Autrefois, ce sont les muscles qui faisaient aller les yeux de droite à gauche et retour (ou vice-versa si vous êtes un petit Nippon ou un fils d'Allah), qui travaillaient le plus. Aujourd'hui, ce sont leurs collègues, les muscles qui font cligner ou écarquiller les paupières et accommoder la courbure du cristallin, devant les images que le tube cathodique nous projette à la figure.

Et avec Derib, c'est trop beau pour être vrai, mais ces raccordailles d'une lecture linéaire et d'un visionnement frontal, voilà-t-il qui saute aux yeux, on ne peut plus simplement, avec l'agencement de quatre images seulement.

Voilà un traveling arrière qui commence lentement, avec la lecture gauche-droite des trois petites vignettes, et qui ensuite nous embarque dans un recul vertigineux lorsque une fois ces trois vignettes reliées, nous nous retrouvons en face de la grande image, ne sachant plus ou les re-situer...



éditions du Lombard

nouvelle, notamment sur le plan sexuel sont autant de qualités qui rafraîchissent les conventions de la bande dessinée » (p. 154)...

« La sexualité est traitée avec franchise et n'a rien à voir avec les contre-plongées fréquentes qui nous dévoilent les cuisses de Natacha » (p. 34)...

« Il faut toutefois éviter de dissocier cette bande de l'idéologie qui l'a produite : le mythe du retour à la nature. Ce refus des derniers développements de la société capitaliste, des conditions de vie détériorées qu'elle engendre, est nourri par l'illusion qu'il est possible d'inverser le sens de l'Histoire, de retourner à un état social ancien, situé avant la transformation urbaine et industrielle du capitalisme. Cette douce illusion ne nous surprendra guère de la part de la bande dessinée, qui a toujours manifesté son attirance pour le passé. Cette attirance prend avec Buddy Longway des formes nouvelles, plus séduisantes, mais ne sort pas de l'idéologie petite-bourgeoise qui programme la bande dessinée dans son ensemble »...

*
**

Bon, ce coup-là, c'est le bon, on se quitte : « salut, les petits bourgeois ! »

Antoine Roux

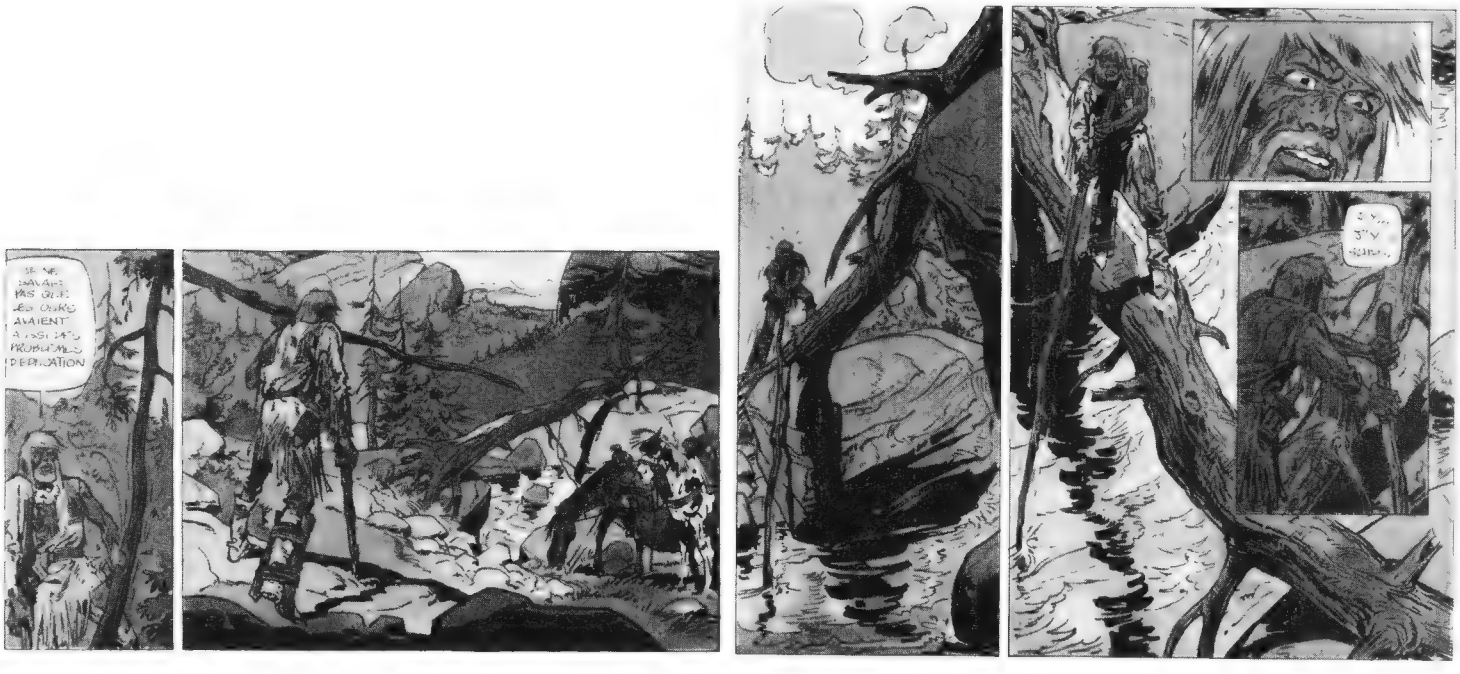
• *Voilà-t-il encore un montage tout simple, mais qui nous « sort » quand même du défilement habituel des bandes traditionnelles ?*

C'est toute une séquence ininterrompue que cet arrangement des images : les petites images incrustées dans la grande et celle du dessous nous font lire et vivre ce moment beaucoup plus intensément qu'une simple succession à la chaîne.

Ces jeunes oursons qui s'amusent à se battre, nous les voyons d'abord avec les yeux de Buddy quand il les observe, nous continuons de les voir avec nos yeux à nous lorsqu'il tourne la tête, nous les voyons enfin avec les yeux pleins de tendresse de leur redoutable mère après avoir vu se détacher celle-ci.

En somme, ils n'arrêtent pas de se bagarrer pendant tout ce temps-là, parce que nous n'arrêtons pas de les voir en train de se bagarrer pendant que nous tournons autour.

On ne peut pas rester à la surface d'une telle page, on est forcé de « rentrer dedans »...



• *Un petit truc qui me turlupine : Derib pense-t-il double planche quand il organise son espace ? De l'hebdo à l'album il peut y avoir des décalages, et en ce cas avouez que ce serait dommage.*

Dommage aussi pour le topo qui suit, mais après tout l'effet est là, cherché ou pas !

Donc Buddy et sa patte plus ou moins bien attelée doivent passer par-dessus la rivière. Et je trouve que pour nous faire sentir que ça n'ira pas mal, l'auteur a quand même sacrément bien disposé ses cases :

— d'abord l'angle de vue presque normal de la vignette de la page 20, où avec le héros nous mesurons de l'œil la distance à franchir, compte tenu de notre patte raide,

— puis les deux angles de vue opposés des deux images de la page 21, contre-plongée et plongée créant déjà une sensation de bascule,

— et les lignes de force qui font, que tronc d'arbre horizontal se trouve transformé, avec ces deux images accolées en une arche dont le franchissement ne va quand même pas de soi !

Va d'abord falloir grimper jusque là-haut de l'image de gauche, et une fois arrivé au sommet la descente sera rapide : ça n'est pas tant d'avancer, c'est surtout de ne pas glisser qu'il faut se préoccuper. Et mon œil aurait tendance à le dévaler ce tronc de l'image de droite : heureusement, pour me freiner, il y a les deux mini-vignettes incrustées, qui me retiennent de tomber !... Ouf, ça y est !!!

• *Le découpage en tuyaux d'orgue de cette planche crée une atmosphère dramatique particulière : il s'agit d'une page de gauche, introduisant un nouvel épisode. Avec ces trois vignettes verticales élancées, c'est le grand espace des terres neuves qui est évoqué, et leur silence. L'absence de paroles dans ces vignettes accroît en effet leur valeur narrative.*

Un triple silence s'établit, ou plutôt trois silences narrativement différents et complémentaires :

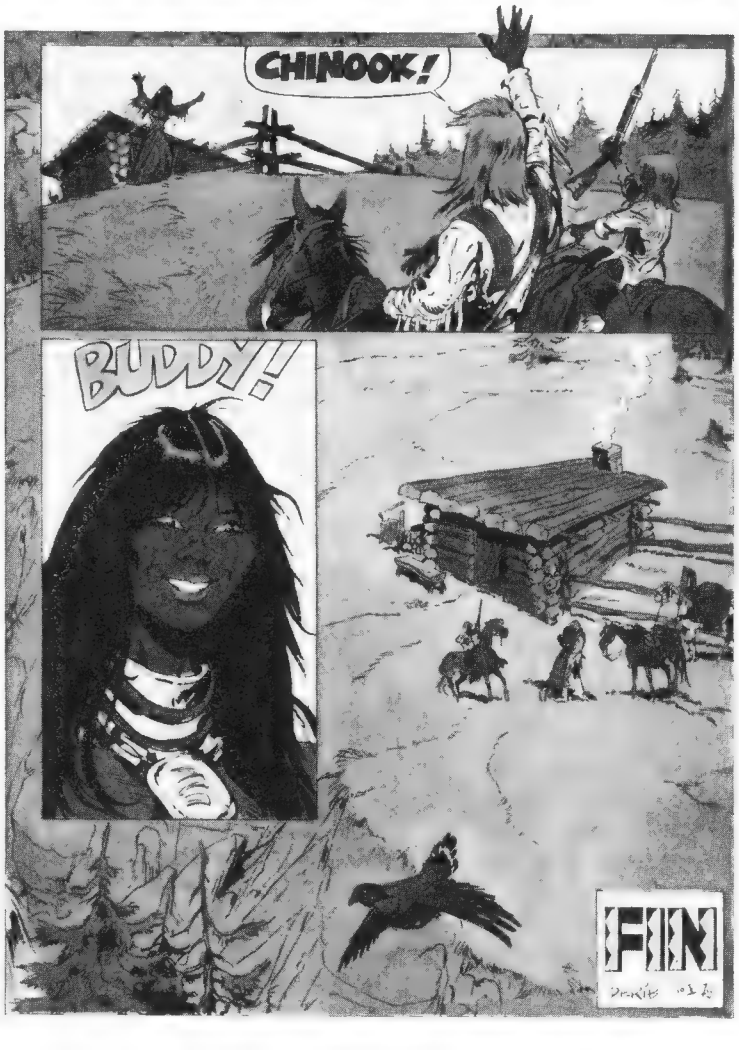
— le silence du départ, quand on quitte à regret des amis,

— le silence de la nature, quand on est perdu dans la vastitude de la nature,

— le silence de la surprise, quand on voudrait que tout se taise pour mieux analyser le danger qui se révèle...

Silences verbaux, est-il besoin de le dire : une musique d'accompagnement au contraire naît automatiquement de ce triptyque vertical.

Est-il aussi besoin d'ajouter que ça n'est pas la lecture que je veux vous imposer, mais une des lectures, qu'un jour je me suis faite, de cette page : depuis, il m'est arrivé de la relire bien différemment...



• *Les premières et dernières pages des albums de Derib sont toujours un régal. Plans d'ensembles amorçant un traveling avant ou un traveling arrière pour retrouver ou quitter le monde de Chinook et de Buddy.*

Rien de plus traditionnel évidemment que ce traveling arrière qui clôt le quatrième album. En apparence du moins, car le traveling ici n'est que le signal pour nous de partir, de laisser nos amis en tête à tête. Quand on sait auparavant la tentation à laquelle Buddy a failli céder, le visage radieux de Chinook, la pureté du bleu qui auréole ce visage, sont pour Buddy le signal d'autre chose : avec nous, c'est aussi le souvenir de la tentation qui s'envole !...

LE NUMA-NUMA FRAPPEUR

Le Numa-Numa Frappeur est un étrange animal qui n'a rien à voir avec le non moins étrange Manu-Manu de Fred. D'aspect humanoïde, il se glisse où nul ne l'attend, il saisit l'occasion... et il frappe. Vlan ! Gare à ses coups, il n'épargne personne : c'est un justicier sans masque, un héros, quoi, un mec tout ce qu'il y a de bien. Sa mission : dénoncer le Mal et servir la cause du Bien dans le petit monde de la B.D.

Il est plutôt étriqué, ce petit monde. D'ailleurs, quand on dit « petit » monde, on dit bien ce qu'on veut dire ; sinon, on dirait « grand » monde. Donc, le monde de la B.D. est petit et il sent le renfermé. On n'y vole pas haut mais on prétend voler haut. Je parle des « auteurs », à qui une génération d'exégètes dans mon genre à malheureusement donné l'illusion qu'ils avaient des choses à dire. On fait dans l'artisanat honnête et l'on prétend donner dans l'art suprême. Marrant, mais lassant, à la longue ! Il est temps de revenir à des proportions normales, à l'humilité : la plupart des faiseurs du neuviémart ne sont que des tâcherons. Estimables, certes, mais sans plus. En dehors d'une poignée de mecs que je nommerai ici un jour, les « auteurs » de B.D. ne méritent pas le terme de « créateurs » qu'on leur adjuge sans rire. Il faut dire, qu'à l'image de la « création », la « critique » du genre se compose de papelets mégalomanes et quasiment analphabètes qui se croient les oracles de l'Art contemporain, des prophètes, des papes... Comme toujours et partout, les snobs font la fête à ce qu'ils ne comprennent pas, à ce qu'ils n'osent rejeter, par peur du ridicule, qu'ils disent. En ce moment, ce qui marche bien, chez eux, c'est Régis Franc et les Bazookas. C'est bon, ça, coco, c'est chiément intellectuel, quelle subversion, les mecs, j'ai rien pigé mais ça relève foutrement le niveau de la bédé, la bédé, elle est plus infantile, elle est adulte, coco, c'est chiément bon, ça...

A propos de Bazooka, il faut croire que l'esbrouffe est payante puisqu'on les retrouve partout, dans les endroits à la mode, dans les pages des canards chiément « in ». Même Cavanna, qui les avait stigmatisés, ne peut s'empêcher de les coller dans B.D., le nouvel hebdo qui ne serait pas mal si l'on n'y retrouvait pas ces éternels « classiques » anglo-saxons qui n'ont que l'avantage de coûter des clopinettes aux éditeurs. Bazooka règne sur *Libération* et s'amuse (?) à recopier des photos. C'est chiément neuf, ça, coco ! Bazooka est entré dans *L'Echo des Savanes*, ancienne revue de B.D. audacieuse qui se veut désormais le foutoir psychanalytico-intellectuel de complexés de la création en quête d'alibis culturels : chacun sait que la bédé, c'est pas sérieux, faut lui donner ses lettres de noblesse, coco !

Pendant ce temps-là, *Pif-Gadget* (pléonasme) se fout des lettres, de la noblesse, de la B.D. et de ses lecteurs en les massacrant tous joyeusement à coup de republications envahissantes et de gadgets cycliquement répétés : sans doute ce journal est-il à la curée pour voir ainsi l'avenir dans son rétroviseur ?... Ailleurs, outre-Ardennes, papa Dupuis et tonton Martens s'acharnent à enterrer les restes pourris d'un florissant passé : la bédé belge, beaucoup grâce à ces fossoyeurs patentés, s'empêtre aujourd'hui dans le fumier de la médiocre nullité (ou de la nulle médiocrité) où se complaisent des maliks et des brouyères à la douzaine. Il faut vraiment croire que Thierry Martens est très mauvais pour que l'on en vienne à traiter Yvan Delporte de génie ! Il est vrai qu'au pays des aveugles... Ainsi, *Spirou* fait fuir les plus sûrs de ses piliers. Ceux-ci avaient trouvé, dans la cave un substitut de meilleure qualité — encore que pas tout à fait au point — qui s'intitula éphémérement *Le Trombone illustré*. Grâce à l'esrit de famille de papa Dupuis, tonton Martens, et tous les cousins qui croient se mettre bien avec « rédac'chef » en le dessinant sous toutes les coutures craquées de son pull distendu (cela s'est fait pour Delporte ou Gosciny, pourquoi pas pour Martens, hein ? le *Trombone* a coulé, après trente numéros. Dis, ça n'est pas de la frite, une fois ! J'espère que Franquin, Roba, Hausman, Macherot et les autres — les bons, pas les cousins — finiront par faire ce qu'ils auraient dû faire depuis longtemps : se barrer. Il ne manque pas de canards pour leur faire un pont d'or... Chez Dupuis, il y a Jean-Claude Fournier qui vient de publier un album de Spirou intitulé *L'Ankou* (17 F chez votre crêmier). J'en veux à Filippini de l'avoir si mal critiqué dans le dernier Cahiers de la BD. Il n'a même pas vu que cette histoire était un événement dans *Spirou*, dans la bédé belge, dans la bédé pour adolescents, dans la production habituelle, parce que Fournier, à l'instar de son défunt homonyme écologiste bête et méchant, s'y adonnait à la subversion anti-nucléaires au sabotage anti-militariste, à l'exaltation du régionalisme et à la sauvegarde de la nature. Dans le genre, cet *Ankou* est plus convaincant que les récits de Christin, parce que moins scolaire, donc plus efficace en profondeur (voyez les remous suscités dans le courrier des lecteurs de *Spirou*). Après la politique-fiction, voit-on naître la politique-féérie ? Filippini, à la lanterne !

Pour finir, une petite mise au point de mon ami Sadoul, pas Georges, ni Jacques, ni Groucho (merci, Frémion), mais le vrai, le seul Sadoul. Pas plus vaniteux qu'un autre, il déteste que l'on pique les idées des petits copains sans leur accorder une mention reconnaissante. Il y a un moment que *Tintin et moi* sert de pâture aux rédacteurs paresseux ; quand c'est dans la « grande » presse, c'est encore à peu près supportable, mais lorsque Phœnix publie dans son N° 47, sous la signature d'Ugo Scotto, un article constitué aux 3/4 de citations de son livre, il est pas joyce, Sadoul, voyez-vous. Il est souhaitable qu'un travail profite à tout le monde gratuitement, mais la plus sommaire honnêteté demande que l'on cite ses sources, fût-ce en tout petit, au bas de la dernière colonne. Et quand le Sadoul mendie une légère mise au point dans le N° suivant de *Phénix*, on l'envoie presque chier. Ça est pas des choses qui se font, une fois, sais-tu, manneke ! Voilà, j'ai fait la commission ; Sadoul m'invitera à bouffer. Quant à moi, je vous bise sur le front, tous tant que vous êtes.

Le Numa-Numa Frappeur

DE MOUMINOUX ...

C'est en 1947 dans *Nous les jeunes* que Guy Mouminoux publie se première bande dessinée « Les aventures de Monsieur Minus ». Ce n'est pourtant que depuis la parution de « Goulag » dans BD que ce dessinateur a trouvé la notoriété auprès des lecteurs de la nouvelle BD.

Dessinateur réaliste avec les aventures de « Chevalier au blason d'argent » pour *Fleurus* et bien d'autres personnages moins connus il est avant tout un auteur comique. Ses personnages sont nombreux de Prémolaire à Krampon en passant par Rififi, Goutatou et Dorocheau... Dessinateur à double personnalité tout comme Gir/Moebius, Guy Mouminoux est un homme tranquille à qui trente ans de métier ont appris à voir l'avenir avec prudence et aussi avec une certaine sérénité. Il dessine parce qu'il aime ça et ne cherche pas à prendre la grosse tête comme tant de nos jeunes vedettes de la nouvelle BD.

— Avant de parler de Lahache je trouve plus logique de commencer à m'adresser à Guy Mouminoux. A quand remontent vos débuts dans la BD ?

— C'était vers 1947 dans ***Nous les jeunes***, un petit fascicule qui a dû avoir cinq ou six numéros.

— Et pourquoi avoir choisi la bande dessinée ?

— C'est un accident. Je ne me destinais pas du tout à la bande dessinée, c'est le hasard. C'est parce que je connaissais un peu le dessin, c'était une corde à mon arc alors que par ailleurs il en manquait beaucoup. J'ai choisi le dessin momentanément et ça a duré jusqu'à aujourd'hui. J'ai commencé par l'humour et très vite les éditeurs m'ont demandé du réaliste. Je suis en fait plus intéressé par l'humour que par le réalisme.

— Comment un dessinateur spécialisé dans l'histoire comique a-t-il pu s'adapter très vite au dessin réaliste ?

— A partir du moment où l'on sait dessiner il n'y a qu'une petite marge entre l'humour et le réalisme. Je vois parfois beaucoup plus d'humour dans le réalisme que dans certaines séries à présentation humoristique. Il y a beaucoup de scènes qui se disent fantaisistes qui manquent totalement d'humour. Il y a bien sûr une question graphique, mais à partir du moment où un type sait tenir un crayon, qu'il a une mémoire visuelle, qu'il a un peu le sens de l'observation il peut accéder aux deux genres ou alors c'est simplement un exécutant. C'est comme si vous demandiez à un peintre de se personnifier uniquement dans les sous-bois et qu'il lui serait insurmontable de peindre la mer. Je crois que c'est un tout.

— Vous dites « à partir du moment où un type sait dessiner ». Avez-vous eu une formation de dessinateur !

— Absolument pas ! Je suis un véritable autodidacte. On m'a envoyé au boulot très tôt. Il fallait que je survive tout simplement. Le choix c'est déjà un luxe. J'ai appris à dessiner par observation. Je crois que tout est une question de mémoire visuelle.

— Vous aviez lu des bandes dessinées étant enfant ?

— Oui bien sûr, pendant toute ma jeunesse. Et surtout les bandes humoristiques. Je place en tout premier lieu les « Pim Pam Poum », ceux de Knerr, puis Dirks plutôt que ceux des autres dessinateurs. Ceux de Knerr en cinq bandes étaient à mon avis les meilleurs et demeurent les meilleurs. Il n'y a pas d'équivalent dans ce domaine. Il y a eu aussi Popeye. Les autres séries humoristiques viennent déjà très loin derrière. Je dois dire que je lisais certaines séries réalistes qui m'intéressaient davantage que d'autres bandes humoristiques. Il y a par exemple une autre série très bien dessinée, la Famille Illico, c'est très beau mais ce n'est pas l'éclat de rire, moi je suis à la recherche de l'éclat de rire. Reiser me ravi, de même que Coluche dans un autre domaine. Ce que j'aime c'est le rire à fond, ce que beaucoup de gens considèrent comme vulgaire. Mais au fond qu'est-ce que la vulgarité ? Si c'est être pisse vinaigre que d'être un type sérieux ? ça ne m'intéresse pas du tout. Quand on veut rire, on rit, on ne se chatouille pas le bouton du nombril pour rire...

— Pendant la première partie de votre carrière vous avez surtout illustré des séries réalistes. Comment l'expliquez-vous ?

— On est toujours un peu tributaire des éditeurs. Il y a eu le « Chevalier au blason d'argent » qui dure encore d'ailleurs...

— Comment êtes-vous venu aux aventures de ce personnage moyenâgeux qui compte un nombre impressionnant d'aventures ?

Je dois dire que pour une fois cette bande était dans le sens de ce que j'avais espéré. Je m'étais rendu rue de Fleurus, la maison qui édite ***Cœurs-Vaillants*** avec dans mes cartons une bande de style moyenâgeux. Pélaprat qui était à l'époque rédacteur en chef a sauté sur l'occasion pour me passer une histoire qui avait été commencée par Hidalgo. Je n'ai pas dit non, bien sûr. J'ai un peu regretté — non pas que je critique le scénariste — mais je crois que je suis un auteur à cent pour cent. Ce n'est pas une critique que je fais au scénariste mais je n'aime pas que l'on me raconte une histoire que je dois ensuite raconter avec mes dessins.

— Avec quels scénaristes avez-vous travaillé ?

— J'ai surtout beaucoup travaillé avec Pélaprat. J'ai aussi travaillé un peu avec Fronval. J'ai également travaillé avec Vaysserres qui était à ***Formule I*** et avec qui j'ai fait quelques textes de « Blason d'argent ».

— Pouvez-vous nous dire qui est Blason d'argent, ce personnage qui a vécu tant d'aventures et que connaissent fort peu les lecteurs de BD ?

— C'est le chevalier qui se lance au secours de la veuve et de l'orphelin. Et curieusement ça plaît toujours, à ma grande surprise. A Fleurus ils tiennent beaucoup à cette histoire. A plusieurs reprises j'ai voulu proposer autre chose mais on m'a laissé entendre que Blason d'argent marchait et devait continuer. Encore une fois à ma grande surprise. Il ne faut pas se plaindre que la mariée soit trop belle. Le personnage ne vieillit pas, Il traverse les saisons et les âges sans prendre une ride. Il est accompagné d'un latiniste qui apparaît d'ailleurs pour la forme d'une manière complètement ridicule. Mais enfin c'est son second que l'on voit de temps en temps.

— Avec cette bande vous avez toujours ou presque dû subir la présence d'un scénariste. Ne pensez-vous pas que sous votre seule conduite cette bande aurait pu devenir autre chose qu'une simple histoire pour gosses bien sages ?

Evidemment, d'ailleurs j'ai réalisé douze épisodes entièrement et ayant la possibilité de revendre mes droits à l'étranger ce sont toujours ces épisodes que je vends le plus facilement. Ce n'est pas pour me jeter des fleurs mais je dois dire que les autres épisodes n'intéressent personne. Je crois que ce n'est pas une critique vis-à-vis du scénariste mais plus simplement qu'il y a un déséquilibre entre l'entendement d'un personnage et la représentation que je dois lui donner et qui ne colle pas. Mais vis-à-vis de ***Formule I*** ça marche quand même.

— Pour rester dans votre épisode réaliste des années 50/60 vous avez aussi réalisé des bandes de « Valhardi » avec Joseph Gillain — Jijé — Comment s'est déroulée cette collaboration ?

— Oui nous avons en effet réalisé plusieurs histoires ensemble et comme nous réalisions un travail commun il était normal que mon nom y soit mentionné. Je fabriquais ce qui était technique, les décors, les voitures... et Jijé rajoutait les personnages qu'il avait créés. Je travaillais parfois chez lui, parfois chez moi, par la poste. On a eu pas mal d'aventures dans ce domaine-là parce qu'il y a eu des pages qui se sont perdues puis qui se sont retrouvées. C'est-à-dire que l'on a dû faire quelques pages deux fois. Mais enfin c'était très drôle !

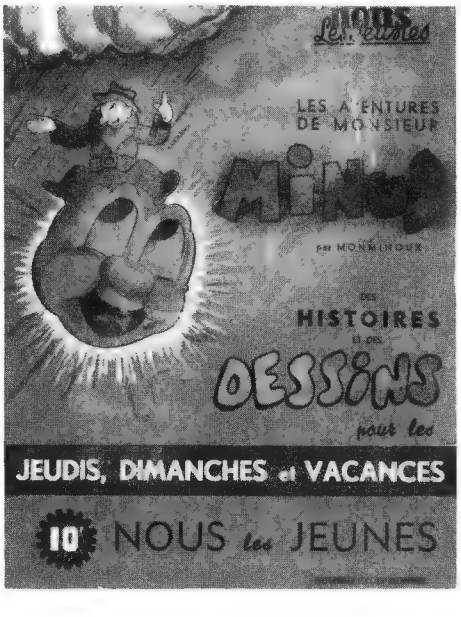
— Quand avez-vous senti qu'un nouveau dessinateur comique cédait la place au dessinateur réaliste et même au dessinateur comique traditionnel

Je crois que c'est surtout venu chez Dargaud avec Goutatou et Dorocheau. D'ailleurs, en toute franchise, c'est encore Goutatou que l'on retrouve avec Krampon le héros du Goulag, Ça s'est amélioré, je l'espère, mais tout est parti de là en ce qui concerne cette série.

— Comment sont nés les personnages de votre bande publiée par *Pilote* ?

— Tout simplement parce qu'à ce moment-là j'avais deux chats que j'aimais beaucoup et qui m'ont inspiré Goutatou et Dorocheau. Je tenais beaucoup à cette série. Ces deux animaux me parlaient constamment, je les ai traduits de façon humoristique... d'ailleurs cette histoire avait un réel succès. Ça a été un côté un peu obscur de ma collaboration avec Goscinny qui m'a vraiment descendu dans le dos et en flamme.

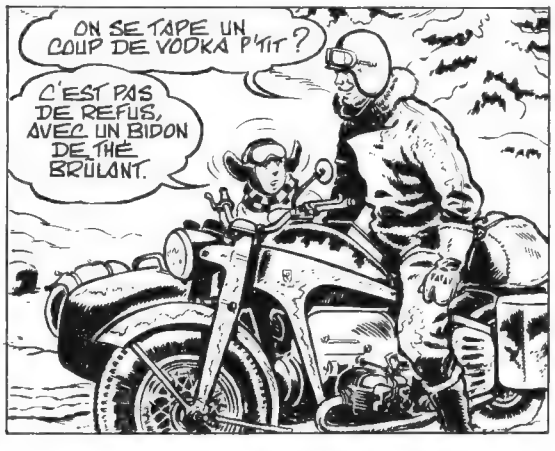
A DIMITRI LAHACHE



100 CHEVAUX ENTRE LES PATTES

LES ROUTES DE MONTAGNE AU MOIS DE JANVIER CE N'EST PAS DE LA TARTE, ET IL S'EN FALLU DE PEU QUE LE MOTOCYCLISME DEVINT À MES YEUX LE SPORT ABHORÉ.

NOUS ÉTIONS PARTIS TRÈS TÔT ET, DEPUIS PLUS DE TROIS HEURES, NOUS ROULIONS DANS LA FROIDURE. ET LE PETIT JOUR QUI N'EN FINISSAIT PAS DE SE LEVER.



... N'IMPORTE QUOI, MAIS JE NE VEUX PAS CRÉVER DANS TON CER-CUEIL EN TÔLE ! TU ES CONTENT, C'EST CELA QUE TU VOULAIS ENTENDRE !
TU AS UNE BELLE VITALITÉ POUR UN CONGESTIONNÉ ! HA ! HA ! HA !

— Pourquoi d'après vous ?

— Je ne sais pas. On m'a donné différentes versions : que l'on voulait changer la formule du journal, j'ai même entendu dire que je concurrençais pas mal les leadeurs du journal et que l'on m'avait mis un peu de côté... mais enfin ça a toujours été assez flou et je n'ai jamais eu de véritables explications. Toujours est-il que l'on m'a poussé à sortir de mes gonds et comme il ne m'en faut pas beaucoup j'en suis sorti très vite.

— Vous avez aussi réalisé des pages d'actualité dans *Pilote* ?

Oui j'en ai fait pendant deux ans, pas régulièrement mais chaque fois que j'avais une bonne idée Goscinny était d'accord pour que je la produise. Tous les lundis je participais aux réunions de ***Pilote***. C'était tout à fait fatigant et en ce qui me concerne pas d'un grand intérêt. Je suis surtout un romancier pas un journaliste. Je veux dire que je suis plus intéressé par le Roman de Renard que par l'actualité. Je ne lis pas beaucoup de journaux, j'écoute les nouvelles de façon tout à fait hasardeuse, je ne suis pas un forcené de l'actualité, je m'en fous !

— Croyez-vous que ces réunions avaient une certaine utilité dans la vie du journal *Pilote* ?

Ce n'est pas à moi d'en juger. C'était une décision rédactionnelle. Je pense que Goscinny ne s'était pas trompé mais en ce qui me concerne ce ne me serait pas venu à l'idée. L'actualité existe, ce n'est pas à moi de la nier.

— Comment avez-vous quitté le journal *Pilote* ?

— J'ai eu une petite prise de bec avec Goscinny qui s'est mis tout à coup à critiquer tout ce que je faisais. Etant donné qu'il n'en savait pas plus que moi je ne vois pas pourquoi je me serais laisser laver la tête comme cela. Je lui ai dit que son jugement était un peu déplacé, que je ne me permettais pas de juger sa rédaction. Comme il essayait d'entortiller les choses, j'ai coupé court tout simplement.

— Vous vous êtes alors mis à beaucoup produire pour Fleurus à partir de ce moment-là. Qu'est-ce que Fleurus pour vous ?

— Je n'ai jamais cessé de collaborer avec Fleurus. Fleurus fait partie de mon architecture, c'est une grande famille. Vis-à-vis de moi c'est indestructible.

— Comment est né Prémolaire ?

— Prémolaire c'est un copain. Je n'ai rien eu à inventer, il n'a pas une tête de crocodile, il a une âme de crocodile. Il a exactement les mêmes agissements. D'ailleurs pour faire un bon Prémolaire je le rencontre de temps en temps. Ce n'est même pas de l'imagination, c'est une photographie psychologique d'un personnage qui existe réellement. Il est toujours aussi crocodile, maintenant on s'en amuse mais je l'ai connu tout petit et il était déjà un petit crocodile. Il l'est toujours dans la vie. C'est évidemment désagréable pour ses proies mais pour moi qui suis simplement spactateur c'est très drôle.

— Quelle est la réaction des lecteurs de *Formule I* qui est une bande d'un genre que l'on n'a pas l'habitude de trouver dans les pages des titres des Editions de Fleurus ?

— Vous savez la maison Fleurus n'est pas une maison qui crée des vedettes. Elle s'arrange d'ailleurs pour qu'on ne le devienne pas. Il faut bien que je fasse la critique de mes propres amis. J'ai très peu d'informations en ce qui concerne le contact avec le lecteur. De temps en temps à force de questionner on me dit « Oui ça marche, oui ceci, oui cela » mais il y a le côté rédaction et le côté clientèle qui semblent être aussi différents que peuvent l'être les Forges du Creusot et France-Soir. C'est le silence. Je ne sais pas si c'est intentionnel ou si c'est accidentel, mais c'est comme ça !

— Vous travaillez pour Fleurus, pour *Pilote* mais aussi pour *Tintin*. Comment êtes-vous entré dans ce journal Belge de réputation difficile dans le choix de ses collaborateurs ?

LE BANDIT AYANT ACCEPTÉ LA SINISTRE MISSION, JACKSON L'EMMENA DEVANT LA MAISON DE WEBB SANS CESSER DE LE TENIR SOUS LA MENACE DE SON REVOLVER CAR IL N'OUBLIAIT PAS LA RÉCENTE TRAHISON DE WILLIE.
POURVU QUE CET IMBÉCILE NE FASSE PAS QUELQUE BÉTISE.
CINQ MINUTES S'ÉCOULÈRENT PUIS LE COMPLICE DE WILLIE RESSORTIT.
C'EST FAIT ?
OUI.
ILS RETOURNÈRENT RAPIDEMENT À LA PRISON.
J'ESPÈRE, SHÉRIF, QUE VOUS TROUVEREZ MAINTENANT UN MOYEN DE ME SORTIR DE LÀ ?
COMPTE SUR MOI.
COMME JACKSON LE LUI AVAIT CONSEILLÉ, TURNER ÉTAIT ALLÉ ATTENDRE AU BRUCE'S SALOON LES ÉVÉNEMENTS SENSATIONNELS QUI, AU DIRE DU SHÉRIF, DEVAIENT SE PRODUIRE INCESSAMMENT.
ALORS ?
WEBB NE PARLERA PLUS. ON VA D'AILLEURS EN AVOIR CONFIRMATION CAR J'AI ENVOYÉ MON ADJOINT CHEZ LUI POUR LUI DEMANDER DE PASSER ICI D'URGENCE POUR UNE QUESTION DE SERVICE.

Mexico Kid - Joyeuses lectures, 1959

C'est justement après ma rupture avec ***Pilote*** que je me suis décidé à aller voir Greg à Tintin. J'ai pris ma voiture et je suis parti pour Bruxelles. J'ai rencontré Greg qui a été très sympathique, il devait bien aimer ce que je faisais parce qu'il n'y a pas eu de difficultés. Au début il m'a dit que les Belges étaient très prudents — ils ont plus l'habitude de traiter le charbon que l'humour — il fallait faire mes histoires avec des conséquences dignes d'une acierie ou du charbonnage. Tant que Greg a été à ***Tintin*** je n'ai jamais eu de problèmes. Greg aimait bien ce que je faisais comme j'aime bien ce qu'il fait et l'on avait plaisir d'en discuter.

— Et il y a eu la période Desclez, pas de problèmes non plus ?

Oh si, ho là là ? Desclez est un forban, je tiens à ce que cela soit dit. Non seulement il a tout fait pour me tirer dans les pattes parce qu'il fallait qu'il justifie sa présence dans une nouvelle rédaction mais en plus il m'a volé des pages que je lui avait confiées. Pas une, mais quatre-vingt-dix pages qui se sont égarées dans la nature. J'espère bien un jour lui demander des comptes à ce sujet-là. Je ne comprends même pas qu'un éditeur puisse prendre dans sa rédaction un type qui s'était déjà désigné à plusieurs reprises comme étant un bandit. Il faut appeler un chat un chat, c'est le cas.

— Je pense qu'ensuite l'arrivée de Duchâteau a quelque peu arrangé les choses ?

— Non pas grand chose, un petit peu, mais pas grand chose. Ce qui est assez empoisonnant c'est qu'avec Rififi on n'est jamais consacré. C'est-à-dire que l'on peut avoir dix ans de parution, comme c'est mon cas, et l'on doit continuer à justifier la position d'un rédacteur en chef en lui envoyant ses crayons pour obtenir son acquiescement. Il justifie ses mensualités quoi, et cela existait déjà au temps de Greg. Ça a toujours été comme ça et ça continue encore et je sais que je ne suis pas le seul dans ce cas-là. Alors c'est assez empoisonnant étant donné que les P et T sont des administrations assez peu recommandables ces temps-ci. Je suis toujours inquiet avec ce va et vient continuel de colis entre la France et la Belgique. Rififi continue toujours mais je dois avoir la bénédiction de la rédaction pour pouvoir passer mes crayons à l'encre. Ça ne rime pas à grand chose, mais enfin c'est ainsi. C'est rituel !

— Petit passage à *Spirou* qui je crois a vu naître Dimitri Lahache. Pourquoi cet étrange pseudonyme ?

— Oh bien comme ça, parce que je trouvais que ça sonnait bien. En fait je pensais faire un graphisme plutôt qu'une signature en toutes lettres. Pourquoi toujours signer avec un nom qui se lit ?

— Je crois que cette première série signée Lahache n'a pas eu beaucoup de chance dans *Spirou* ?

— C'est-à-dire que Thierry Martens et moi nous nous étions emballés sur cette série qui ne correspondait pas du tout à l'esprit du journal ***Spirou***. Enfin qu'est-ce qui correspond à l'esprit ***Spirou*** étant donné qu'il est en plein naufrage, tant qu'il n'y aura pas une aventure de risquée on ne pourra pas dire s'il correspondait ou non. Evidemment on a un peu hérissé le poil de quelques personnes bien pensantes qui sont venues ruer dans les brancards. Et puis je ne crois pas que ce soit vraiment ça, il y a eu aussi un peu de jalousie, Il y a un style ***Spirou,*** il y a des piliers qu'il ne faut pas déplacer, il faut faire tel style, en dehors c'est un peu du travail de franc-tireur. En fait je ne pense pas que ma série aurait déplu. Elle a peut-être un peu fait sursauter au début, c'est tellement du scoutisme ***Spirou !*** on m'a accusé d'être anti-féministe, ce qui est complètement idiot, les gens ne savent pas lire. J'avais d'un côté une femme qui se faisait rosser mais dans l'autre ménage il y avait aussi un type qui se faisait rosser.

— Après cette tentative Lahache nous revient donc dans *Charlie* avec Krampon ? Pourquoi être allée aux Editions du Square réputées difficiles ?

— Oui c'est cela. J'ai vu Wolinski. Au début j'ai cru que ça allait très mal se passer parce qu'on m'avait dit qu'il ne pouvait pas me souffrir, qu'il voulait m'abattre... c'est presque le terme que l'on a employé. En fait pas du tout, je crois qu'on est même assez bons copains maintenant. Pourquoi avoir été au Square ? C'est parce qu'il me semblait que là je pouvais produire des histoires qui sortaient un peu du cadre habituel.

— Comment en êtes-vous arrivé au Goulag ?

— Ça c'est une idée de Cavanna. En fait j'ai ammené une histoire qui se passait en Sibérie — c'est tellement lassant de voir des histoires qui ont pour cadre le Far-West ! La Sibérie n'est pas exploitée. J'ai déplacé mon personnage de Krampon là-bas et comme j'ai quelques connaissances de la langue russe je les ai exploitées et j'ai présenté mon personnage dans un cadre un peu différent. A l'origine ça ne s'appelait pas du tout le Goulag, je ne voulais pas du Goulag. C'est Cavanna qui avec son esprit très caustique m'a dit « il faut appeler ça le Goulag, c'est comme ça que ça va marcher ! ». J'étais un peu scandalisé parce que quand même le Goulag ça représente quelque chose d'un peu horrible au premier abord. Puisque je n'avais pas le choix et qu'il tenait absolument à un titre scandaleux — c'était ça ou perdre la série à laquelle je tenais quand même — je me suis dit que je pouvais démystifier un peu cette chose que l'on présente comme horrible. J'ai donc présenté cela dans un cadre plus aimable qui n'est pas une haine systématique politique ce qui n'est vraiment pas mon cas. Je continue, mais ce n'est pas une histoire horrible, au contraire c'est une histoire gaie. Je pense qu'après avoir fait le tour de ce sujet dans la valeur d'un albu je pourrais envisager autre chose. Ce que je voudrais surtout conserver c'est mon personnage Krampon, je le tiens bien, il a une morphologie bien typée et j'ai envie de le faire naviguer bien ailleurs.

— Le Goulag fait un peu oublier Krampon, pourquoi ?

— Il y a même une chose intéressante à dire. Au début Krampon était un léopard. Cavanna n'avait pas remarqué que c'était un léopard. Il me dit « mais non c'est un mec », je lui dit « c'est un mec mis à part qu'il a une queue d'un mètre vingt qui dépasse derrière », « Mais non il n'a pas de queue, qu'est-ce que tu racontes ! ». Il n'avait jamais vu la queue et quand il l'a découverte il a exigé que je la supprime ! Ça m'a fait rigoler parce qu'il y a déjà Prémolaire qui est un crocodile qui se balade dans un monde humain et là pourquoi pas un léopard ? On ne sait plus ce que c'est maintenant. Il a une gueule bizarre, mais il y a tellement de types qui ont une gueule bizarre, des têtes de chat, des têtes de poisson, ... pourquoi pas lui.

— Quelle est votre réaction face à ce nouveau public qui lui donne son avis et n'hésite pas à dire que le Goulag plaît ?

— Je suis très content bien sûr et l'attitude de Fleurus par exemple est assez désolante. Mais je ne suis pas Dieu le père et tant que ça n'atteint pas ma dignité propre j'ai l'habitude de subir beaucoup de choses.

— Comment se fait-il qu'après trente ans de carrière vous n'ayiez pas d'albums derrière vous ?

— J'en ai eu quelques-uns mais pas en France. C'est toujours difficile de faire sa propre promotion. J'attendais toujours courtoisement que l'on me propose des albums puis je me suis aperçu qu'il fallait taper sur la table, et ces temps-ci j'ai décidé de le faire. Pas taper sur la table mais tout simplement aller ailleurs. Jusqu'à présent j'ai attendu avec une certaine naïveté que ma série, publiée depuis des années, accède aux albums. Comme rien ne se produit j'en ai marre et comme mes droits m'appartiennent je vais tâcher de les vendre.

— Que pensez-vous du monde des critiques qui évolue autour des auteurs de bandes dessinées ?

— C'est difficile de juger en bloc un groupe d'individus. Il doit y avoir comme partout une bande de zozos et puis des types qui parlent sérieusement de la chose. A mon avis la bande

La technique du doubletone

DEUX GENTLEMEN ...
QUEL POT QUEL POT !...
FAÇON DE PARLER !...
... UNE AUBERGE FORT À PROPOS !
OUI, ÇA C'EST DU POT !
BORIS, APPRÊTE-TOI ! VOICI DEUX MESSIEURS D'UNE CERTAINE VAGUE ...
CES MESSIEURS !
PEUT-ON DÎNER ?
VIENS LÀ ...
MAIS NON, MAIS NON.

"PREMOLAIRE"

CINE
ÉPOUVANTE
CAISSE
Mouminoux
LES GENS N'ONT RIEN D'AUTRE À FAIRE QUE DE RECHERCHER L'INQUIÉTANT À TOUT PRIX !
FRANKENS CONTRE NIXON
ENTRÉE
TOUT CECI N'EST QUE BÊTISE ! IL N'Y A QU'UNE SEULE TERREUR ICI BAS C'EST L'ANGOISSE DE L'HEURE DES REPAS !
JE N'AI PAS LE TEMPS DE RÊVASSER À TOUTES CES CHIMÈRES MOI ! IL EST DÉJÀ 20H30 ET JE N'AI REÇU AUCUNE INVITATION !
AH LÀ LÀ ! QUELLE VIE !...
?
UN INSTANT JEUNE HOMME ?...
TOC TOC
ÇA VOUS ARRIVE SOUVENT DE VOUS PROMENER COMME ÇA TOUT SEUL, LE SOIR ?
POUR NE RIEN VOUS CACHER, JE PRÉFÉRERAIS BIEN ÊTRE DANS MON LIT EN TRAIN DE DIGÉRER !
VOUS SAVEZ QUE CE N'EST GUÈRE PRUDENT, ON PEUT FAIRE DE DANGEREUSES RENCONTRES À LA NUIT TOMBÉE !
ON NE FAIT QUE DES MAUVAISES RENCONTRES VOULEZ-VOUS DIRE ! LES GENS ONT COMPLÈTEMENT PERDU LE SENS DE L'HOSPITALITÉ !
TRÊVE DE PLAISANTERIE ! MA MÂCHOIRE VOUS FAIT-ELLE PENSER À QUELQUE CHOSE ?!!!
EN VOILÀ UNE QUESTION !!?
ET LA MIENNE, EST-CE QU'ELLE VOUS RAPPELLE DES SOUVENIRS, DES FOIS !!?
PAROLE DE DRACULA, C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE JE RENCONTRE UN CLIENT PAREIL !
J'VOUS JURE, IL Y A VRAIMENT DES GENS QUI NE SAVENT PAS À QUOI OCCUPER LEUR TEMPS !
12

dessinée c'est quand même un art. Je sais bien qu'on la fait passer très loin derrière la peinture mais je ne suis pas d'accord. Il y a de la très mauvaise peinture mais elle est quand même consacrée. Il y a aussi de très bons graphistes, d'excellents conteurs, c'est un art peut-être moderne, mais c'est un art. Je regrette d'ailleurs que très souvent elle soit mal employée. Ce qui tue la bande dessinée c'est finalement son support. La grande presse est et sera toujours un chiffon. Ça servait avant pour allumer les cuisinières ou encore au WC et c'est la destination de la presse après sa mission d'information. C'est pour cela que je suis très heureux que les albums réussissent parce qu'un album reste dans la bibliothèque, c'est une chose que l'on conserve. Le journal, non. Il y a quelques fanatiques qui conservent ça, mais je parle du public, du grand public, celui qui fait vivre l'édition. Il passe là-dessus comme on passe sur sac d'emballage. C'est un détail qui a l'air très matériel mais qui compte énormément.

— Y a-t-il des dessinateurs que vous aimez particulièrement ?

— Je dois dire qu'il fut un temps ou je dévorais tout ce qui paraissait dans la bande dessinée. Tout, j'exagère mais enfin beaucoup. Et puis au lieu de me donner une impulsion de travail ça me refreinait, un peu comme quand on plonge dans la philosophie et que l'on s'aperçoit que tout a été dit. J'ai décidé de ne plus rien voir pour essayer de retrouver quelque chose de neuf.

Pourtant je lis toujours avec le même intérêt les histoires de Macherot. C'est d'ailleurs dommage que Macherot ne soit pas plus connu. C'est un poète plus qu'un dessinateur de bandes dessinées. Il y a des dessinateurs qui sont meilleurs que Macherot, mais Macherot, c'est un tout. Il a un texte qui colle à son dessin, un texte qui n'est pas banal, pas péjoratif. Je ne comprends pas comment des maisons comme le Lombard ont pu laisser partir un type comme Macherot.

— Tout comme Macherot vous avez souvent employé des animaux humanisés plutôt que des hommes, pourquoi ?

— Je crois que beaucoup de gens qui observent les personnes qui les entourent retrouvent l'animal chez l'individu. Chaque fois que j'observe un personnage j'essaie de savoir à quelle famille animalière il peut bien appartenir. Curieusement il y en a même certains qui sortent des invertébrés. Quand on pense à quelqu'un de malin, on pense renard, si on pense à un type qui ne dit jamais rien on pense à un ours. Alors pourquoi ne pas dessiner l'ours ou le renard plutôt qu'un personnage banal ?

— Et pour Rififi on pense quoi alors ?

— Lui c'est le naïf. C'est le personnage qui veut tout faire bien dans la société, et finalement ça lui retombe sur la gueule parce que la société n'attend pas le bien des gens, elle attend des coups de pieds au cul.

— Vous travaillez régulièrement dans *Tintin, Charlie, BD, Formule 1* et *Fripounet*. Comment arrivez-vous à produire autant ?

— Je suis un gros travailleur. Ma joie consiste à travailler. Il y en a qui peinent moi au contraire quand je travaille et je passe une bonne journée. Je me suis aperçu que je ne travaillais pas plus vite que les autres. Par exemple une planche comme celle que l'on voit dans BD, je parle de celle qui fait cinq bandes, il me faut quand même plus de deux jours pour la faire. Il est évident qu'une histoire comme Prémolaire - quand j'ai trouvé l'idée - ça va plus vite.

— Comment procédez-vous pour travailler ?

— Il faut d'abord l'idée. Quand j'ai l'idée, ce qui n'est pas le plus simple, je la trace hâtivement sur une copie et je campe l'essentiel. De ce premier projet, je refais un crayon que je pousse au maximum. Il me faut un crayon très poussé pour faire l'encre. Ensuite je fais l'encre. Il y a donc trois étapes en ce qui me concerne.

— Les lecteurs trouvent que vous utilisez parfaitement le noir et le blanc dans le Goulag. Comment arrivez-vous à cette perfection ?

— Ça me fait bien plaisir ! Parce que j'ai toujours eu l'angoisse de mal les équilibrer. J'admirais Jijé qui est un maître de la répartition du noir et blanc. Il le fait spontanément, sans réflexion alors que moi, j'ai encore maintenant le sentiment de mal répartir mes noirs et blancs.

— Vous avez une définition de la bande dessinée ?

— J'en ai même plusieurs ! Au début de la bande dessinée c'était une partie d'un certain parcours. Je me destinais au dessin animé et la bande dessinée telle que je la concevais, c'est-à-dire non pas sous forme de dessins fresques mais de petites scénettes qui formaient un enchaînement, un mouvement à cause de leur cadence. Mais le dessin animé c'est un miracle dont les gens n'ont même pas conscience. Arriver à faire vivre un dessin est une chose que je trouve extraordinaire. C'est aussi important que la télévision. J'ai commencé à faire du dessin animé. Mais il n'y avait pas moyen en France. Ça tournait entre la publicité et le saucisson à l'ail. J'ai même écrit à Walt Disney et j'ai eu une réponse par son secrétariat qui me disait de venir en Californie à mes risques et périls et à mes frais. Je m'attendais à une lettre un peu plus chaleureuse mais maintenant que je connais un peu les USA, je n'attends plus rien de chaleureux d'outre-atlantique.

— Avez-vous des projets nouveaux dans le domaine de la BD ?

— Oh làlà ! Oui ! J'ai pas mal de séries en tête. Chez moi les idées vont plus vite que mon crayon. Je suis très intéressé par les jeux. Si j'avais beaucoup d'argent je monterais une énorme maquette avec des jeux de stratégie dont j'ai tous les plans dans ma tête avec des niveaux différents... C'est une idée qui rejoindrait un peu celle du facteur Cheval mais avec un côté plus distrayant. Mais les adultes n'ont pas envie de jouer, ils sont adultes à cent pour cent, moi je dois être resté enfant, d'ailleurs pour faire ce métier c'est forcé.

— Après trente ans de dessins, vous avez envie de continuer ?

— Je n'ai jamais tant eu envie de dessiner que maintenant. D'ailleurs je crois que contrairement à ce que l'on dit la bande dessinée n'est pas un métier de jeunes. Pas plus que la littérature ou la peinture. Quand on a vingt ou vingt cinq ans, à moins d'avoir une déficience, on vit ses aventures, on ne les raconte pas. Il n'y a que les gens sur les retours d'âges qui les racontent ou qui les dessinent. La bande dessinée c'est un métier de conteur et pour raconter des histoires il faut avoir de l'expérience, il faut avoir vécu. Je m'en rends compte très bien avec mes propres histoires. Même pour les sujets que je croyais bien connaître je ne suis pas allé au-delà des deux dixièmes de ce que je pouvais faire.

— Il y a beaucoup de dessinateurs de votre génération qui sont considérés comme des maîtres talentueux, sans plus. Vous avec le Goulag vous arrivez avec une bande nouvelle qui fait dire à ceux qui ne vous connaissez pas encore « Voilà un jeune qui promet ».

— C'est vrai je l'ai entendu dire. Pour moi il faut se renouveler, la bonne recette c'est la mort pour un dessinateur. J'admire par certains points de vue ceux qui marchent sur de vieilles recettes. Il y a quelque chose qui s'est bloqué en eux. On évolue sans arrêt. Il y a une progression en tout ou alors c'est qu'on est fixé de façon définitive et alors c'est très dangereux. Cette progression peut aussi être dangereuse en nous éloignant peut-être du public. C'est un dosage, c'est un peu comme quand on conduit une machine, il ne faut pas la faire éclater. Arriver à se fixer à un style, ça me paraît même impossible en ce qui me concerne.

— Que pensez-vous de la nouvelle génération de dessinateurs ? Y en a-t-il qui vous ont particulièrement marqué ?

— Tardi, qui est arrivé avec un truc parfaitement au point. Il a démarré sur les chapeaux de roues avec un style bien rodé.

— Que pensez-vous de l'édition aujourd'hui ?

— Ce qu'il faudrait c'est un journal d'enfants. Il faudrait un type qui soit un éditeur, un chef qui ne discute pas à la façon Goscinny avec un comité ou chacun donne son avis. Ça ne peut pas marcher. Il faut un type qui croit en ce qu'il fait, en fait on manque terriblement de rédacteurs. De véritables rédacteurs comme par exemple un Marijac. Il ne s'occupait pas si son attitude plaisait ou non dans les salons ou dans la profession, c'était un bull-dozer. Un de mes grands regrets est de ne jamais avoir travaillé pour lui. J'aurais aimé faire équipe avec un type pareil.

— Quel est selon vous l'avenir de la bande dessinée ?

— J'ai bien peur qu'elle soit peu à peu condamnée par la télévision. Je crains que la télévision soit un coup aussi fatal pour la bande dessinée que le cinéma l'a été au théâtre. Vous me direz que le théâtre existe toujours mais il faut être un snob du théâtre pour voir du théâtre. Incontestablement le cinéma a une dimension supplémentaire par rapport au théâtre. La bande dessinée m'inquiète un petit peu aussi. On n'en a jamais autant parlé qu'aujourd'hui mais en fait elle n'a jamais aussi mal marché. Il y a de moins en moins de supports, les journaux se vendent très mal. On a voulu devenir adultes parce que, pour beaucoup de dessinateurs, rester dans la classe enfantine c'est être soi-même un attardé. Ce n'est pas du tout le cas. Je crois qu'il vaut mieux être un homme qui ait conscience des enfants que d'être un adulte qui ne se rend pas compte qu'il a perdu les pédales. On a voulu faire passer la bande dessinée à un âge plus élevé et c'est un tort.

— Mais en réalisant le Goulag vous travaillez pour les adultes ?

— Je ne me suis jamais posé de questions comme ça. Je ne pense pas qu'il y ait des séries pour adultes et des séries pour enfants mis à part « Perlin Pinpin » et Cie. Si le type a envie de rigoler, il lit la bande à n'importe quel âge. Il n'y a pas de bandes pour adultes, ou alors si on fait dans le porno, mais maintenant les enfants sont aussi au courant que les adultes et même parfois beaucoup plus. C'est une connerie de dire qu'il y a de la bande dessinée adulte et de la bande dessinée enfant. Il y a de bonnes bandes dessinées qui sont lues aussi bien par des adultes que par des enfants. Et Pim Pam Poum qui m'ont enchanté étant jeune, je les relis toujours avec un réel plaisir. Ce qui est bon n'a pas d'âge.

Propos recueillis par Henri Filippini
à Paris, le 15 décembre 1977.

LE GOULAG

ESKE UN PÉTIT GOUTTE VODKA FERAIT PLAISIR A VO ?
QUELLE HEURE EST-IL ? DANS LES DIX SEPT HEURES TRENTE ?... OUI, ALORS DEUX DOIGTS.
Damitri
MA, KOMMENT VO VOYEZ CET MÉTRLO ?
TCHINN !...
ZA ZDAROVIÉ !
SUR PNEUS, BIEN SÛR !
PNOUS YA SCAJA DOBJE MÉTRLO YA OUDNA !! ZA PARIJ PNOUS MÉTRLO !!!... KOUNKORDE, CHAMPS-ELYSÉES-KLÉMENCEAU, ETOALE, DA KARL DÉGAULE GUÉNÉRALKOMMANDANTE ! PRIMA STANDING !!
POURQUOI PAS.
Pacom
ET KESK'IL FAUT POUR FAIRE MÉTRLO ?
CE N'EST QU'UNE QUESTION DE MAIN-D'ŒUVRE.
5057
MA J'AI MAIN POUR OEUVRLE ! JE SAIS PAS QUOI EN FOUTRLE !! J'AI DES PNOUS ET J'AI TERRLE POUR CRLEUSER TROU, BOLJEMOI !
ALORS, C'EST DANS LA FOUILLE !
MOI, COURRLIR ANNONCER BON NOUVELLE DE RLEPRLISE TRLAVAIL A KAMRADPRLI-SOUNIRS !
ATTENDEZ, NOUS DEVONS CRÉER UNE COMMISSION D'ÉTUDE !
ON VA FAIRLE AUSSI !
FINISH ROUPILLISKI... DA RLABOTA BISTROOOO !! MÉTRLO..DODO..BOULOT !! DA PRAVDA FKOUSNA !!...
MERDALORS, TRANKILLITÉ FINISH.
A FORLCE GUEULER, VOILA KONNERIE, BOLJEMOI !

SCHTROUMPF fanzine

Je désire m'abonner à **SCHTROUMPFANZINE** pour un an, soit 11 numéros, au prix de 100 F (France) et 110 F (Etranger).
Règlement joint par chèque ou mandat.

NOM _____ Prénom _____
Adresse _____
Code Postal _____

CIRCUS

Pour tout nouvel abonnement souscrit, CIRCUS vous offre une réédition des années cinquante : « Les Aventures de Titi Volcan, détective privé » dans LE NARCISSE D'ARGENT, la première bande dessinée de GODARD, signée EME.

Un album format 21 × 29 cm de 24 pages sur un beau papier 135 grammes, tirage limité à 1 000 exemplaires numérotés. Cet album ne sera pas mis en vente ni offert à qui que ce soit s'il n'est abonné à CIRCUS. Ces conditions garantissent la valeur de cet album. Gageons qu'il s'agira là d'une belle pièce de collection dans quelques années ! Il vous sera adressé sous pli séparé dès l'enregistrement de votre abonnement, dont le prix reste inchangé.

6 numéros à 20 F + un album inédit = 100 F seulement

(Etranger 120 F. Offre valable jusqu'à épuisement du stock)

BON A DÉCOUPER OU A RECOPIER ET A ADRESSER AUX ÉDITIONS JACQUES GLÉNAT
6 RUE LIEUTENANT CHANARON, 38000 GRENOBLE.

Je désire m'abonner à CIRCUS à partir du N° au prix avantageux de 6 nos pour 100 F seulement et recevoir en cadeau un exemplaire numéroté de l'édition à tirage limité de « TITI VOLCAN » par Christian Godard.

NOM.....

Prénom.....

Adresse .....

Règlement joint par :

☐ CHÈQUE BANCAIRE ☐ CHÈQUE POSTAL ☐ MANDAT LETTRE

LES ALBUMS DU MOIS

NOUVEAUTÉS DUPUIS

« Poussy poussa » (17 F) est le troisième album du gentil petit chat de Peyo, dessiné par le studio du même avec beaucoup de charme. Rien n'étant plus difficile que le gag en une planche, ce livre est convaincant parce qu'il ne veut pas autre chose que détendre et faire sourire... Idem pour Roba, avec son quatorzième Boulébill : « Ras le Bill » (17 F) continue de présenter le petit monde d'une certaine enfance, rêveuse et peut-être anachronique mais qui me touche par sa volonté de faire fi des tracas de la vie quotidienne... Pour « La fille du canyon » (17 F), Jijé et son scénariste, Philip renouent avec le bon vieux Jerry Spring et réussissent à nous ramener dans l'âge d'or des années 50 comme s'il était d'aujourd'hui. Un bel album où le dessin s'est frotté à celui de l'élève Gir et en sort nanti d'une force nouvelle. De très chouettes retrouvailles !

Numa Sadoul

YAKARI CHEZ LES CASTORS
(Casterman)

Pour ses publications de fin d'année Casterman nous offre le troisième album des aventures de Yakari. Cette série, qui s'adresse aux plus jeunes ne manque certes pas d'intérêt. Remercions Dérib de n'avoir pas fait sombrer dans l'oubli le petit indien malgré le peu de temps que lui laisse Buddy Longway. Le dessin est soigné, le scénario instructif et amusant. Dérib et Job nous emmènent au royaume des castors dans un univers qui n'a rien à envier à celui de Disney. Etrange monde que celui des castors. Tribu de batisseurs qui compte ses ouvriers, ses chefs de chantiers, ses paresseux, ses espiègles et ses artistes. Mini société au cœur de la nature dont les aventures feront sans nul doute rêver les jeunes lecteurs, et donneront peut-être aux autres le regret d'une enfance où les choses les plus folles sont possibles.

Jean Léturgie

LE RETOUR DE LA BÊTE
par Will et Tillieux

Nous retrouvons Tif et Tondu à Londres, en compagnie de la charmante Kiki et de leur ami l'inspecteur Fixchusset penchés sur une étrange histoire de squelettes porteurs de cercueil. Ce sera le point de départ d'une des plus étranges aventure du chauve et du barbu. Ce sera aussi l'occasion de retrouver la bête monstrueuse entrevue dans « Sorti des abîmes ». Une fois de plus Maurice Tillieux nous livre un récit soigneusement ficelé qui nous fait saliver jusqu'à la dernière planche. Will dessinateur bien injustement méconnu — il signe aussi la délicieuse Isabelle — trouve avec cette histoire un univers qu'il aime beaucoup, l'océan. A une époque où la bande dessinée connait de nombreux remous il est parfois bien agréable de tomber sur une histoire qui se veut divertissante et qui n'a d'autres buts que de faire oublier la grisaille de notre monde le temps d'un album.

Editions Dupuis, 48 pages en couleurs, 11 F.

Henri Filipppini

« NOTRE AMI WALT DISNEY »

Un livre énorme et admirable. Enorme par son format (34,5 × 27), son épaisseur (458 p.), son iconographie (300 ill. couleurs, 400 ill. noir et blanc, 17 dépliants couleurs). Admirable, parce que l'auteur, Christopher Finch nous emmène faire un tour du côté de chez Disney, TOUT Disney, entendez-vous bien ? Et ce, sans complaisance, avec objectivité, avec le juste sentiment que Disney, hors toute critique méritée, reste un monument du dessin animé, de la création, du rêve. Les débuts une fois analysés, l'auteur entreprend de passer au crible tous les films, longs et courts métrages, avec un esprit critique des plus louables, en toute indépendance, en soulignant le rôle de tous les collaborateurs, même les plus méconnus. Après un tour d'horizon du « phénomène » (Disneyland, Disneyworld) par Peter Blake, Finch nous gratifie d'une bibliofilmographie tout à fait précieuse. Loin d'être un bavardage hagiographique, ce livre est une somme assez objective, un essai complet sur l'une des usines à fantasmes les plus importantes de notre temps. Edité par le Livre de Paris-Hachette, 249 F.

Numa Sadoul

LA FILLE DU CANYON
(Dupuis)

Sous une splendide couverture, voici le retour de Jerry Srping à la couleur, et qui plus est en album cartonné. J'avoue préférer cette formule à celle du grand format noir et blanc. Le scénario de Philip est alléchant, mais laisse un peu désappointé par la promptitude du dénouement. Au fil des aventures, Jerry Spring perd sa stature de super héros et montre un visage plus humain. Le verra-t-on un jour amoureux ? Si le dessin est très soigné au début de l'histoire, on peut regretter qu'il n'en soit pas de même jusqu'au bout, certaine planches accusant des faiblesses sérieuses. Question couleurs, le studio Léonardo s'est surpassé et le dosage savant des teintes ne peut qu'ajouter aux regrets laissés par les albums noir et blanc. Souhaitons que ces histoires soient un jour reprises avec le même bonheur que celle-ci.

Jean Léturgie

L'HISTOIRE DE FRANCE EN B.D.

Chemin faisant, les livraisons mensuelles de Larousse nous offrent de belles images pour seulement 9 F. A ce prix-là, pourquoi se priver des Coelho, Poïvet, La Fuente ou autres Marcello que cette encyclopédie romancée nous livre chaque mois ? Un regret toutefois : la suppression des fiches historiques jointes à chaque numéro.

Numa Sadoul

AUX HUMANOÏDES ASSOCIÉS

« Rêves de satin » (19,50 F) est le troisième volet des aventures du Spirit, le justicier masqué de Will Eisner. Sept nouvelles histoires où les nanas jouent le premier rôle ; un grand classique des années 40, au dessin génial, aux ambiances dignes des plus fameux thrillers du cinoche américain... Avec « Tendre chimère » (24 F), Paul Gillon inaugure son galop en solitaire dans les Naufragés du Temps. Si le dessin en couleurs demeure magistral, l'absence de Forest au scénario se fait un peu sentir... « Quatre jours pour sauver la planète » (32 F) marque l'entrée en France du Dan Dare de Frank Hampson, bédé anglaise de S.F. des années 50 et qui présente un curieux air de famille avec son compatriote Trigan. Intéressant pour l'humour sous-jacent et le design futuriste... Enfin, l'album « Polonius » (18,50 F) est une très belle œuvre de Picaret et Tardi, parue il y a peu dans METAL HURLANT. Peplum fellinien plein d'atmosphère et au dessin merveilleux, tout en gris. Incontestablement, le meilleur album du moment aux Humanos.

Numa Sadoul

LE BARON NOIR Tome 2
par Yves Got et Pétillon

Un quotidien qui offre chaque matin Franc et Got c'est un journal intelligent, s'il décide en plus de créer sa propre collection d'albums c'est vraiment qu'il y a quelque chose de nouveau dans la grande presse. C'est le petit exploit que vient de réaliser *Le Matin* en publiant son premier album avec « le Baron Noir » de Got et Pétillon. Got aura mis plusieurs années avant de trouver la série qui puisse coller parfaitement avec son trait dur et son humour incisif. Voilà une excellente bande dessinée politique qui annonce la couleur dès le premier gag, et des gags il y en a un sacré paquet dans cet album. Pétillon, le gagman de l'équipe, a trouvé le dosage parfait qui n'alourdit pas le graphisme de Got. Notons la mise en pages agréable, l'impression parfaite et la couverture très sobre. Seul petit reproche, le manque d'originalité de ce premier album qui n'a pas fait le moindre effort en ce qui concerne la maquette identique à celles des autres albums concurrents.

Les B.D. du matin, 64 pages noir et blanc, 21 F.

Henri Filipppini

LES « VIVANTS TÉMOINS » DE FLEURUS

« Charles de Foucauld » et « David » sont les 7e et 8e volumes de la collection hagiographique de Fleurus où s'illustrent des illustrateurs renommés. Cette fois-ci, un certain Récréo signe les deux albums et son dessin, lourd à première vue, s'avère plein de qualités. Il me rappelle certaines réussites d'Elvifrance. Intéressant. A suivre.
2 vol. brochés de 48 p. couleurs, prix inconnu mais pas cher).

Numa Sadoul

DOSSIER BRUNO BRAZIL
(Dargaud)

Publier un album reprenant les premières histoires complètes d'un héros de la stature de Brazil semble un peu délicat. Louis Albert (alias Greg) et William Vance s'en tirent à merveille grâce à une ingénieuse idée : tirer le héros de la prostration dans laquelle l'a plongé sa dernière aventure, tout en feuilletant avec nostalgie le dossier du Monsieur avant la formation du commando Caïman. C'est l'occasion de découvrir Brazil enquêtant en « solo » et de constater combien la formation d'une équipe a été bénéfique à la série. Le scénario policier s'accomode mal des histoires brèves et Louis Albert ne peut donner ici toute la mesure de son talent. Si Brazil, le cheveu court n'a guère changé au fil des années (Vance a déjà son style tout à fait personnel) il fait figure de super héros par la sûreté et la rapidité de ses déductions. (Le nombre de planches ne peut laisser place à la réflexion). Un Brazil qu'il est intéressant de découvrir et qui permet de passer un moment de détente agréable.

Jean Léturgie

LES INNOCENTS D'EL ORO
par Guy Vidal et Florenci Clavé

C'est dans la toute nouvelle collection « Pilote » que paraît enfin ce solide récit de Guy Vidal superbement illustré par le trop rare Florenci Clavé. Nous retrouvons le personnage mal dans sa peau tel que Vidal aime en faire vivre dans ses récits. Ici Law Breaker est un jeune photographe qui doit réaliser un reportage dans la vallée d'El Oro où un barrage est en construction. A la fois témoin et acteur Law Breaker est partagé entre son travail et la révolte des paysans chassés de leurs terres par la construction du barrage. Une histoire dure aux personnages fortement typés qui sans aucune concession nous plonge dans le combat du fort contre le faible. Retenons aussi le personnage de Luisa la rebelle qui risquera sa vie pour venger l'assassinat de son ami. Une mise en page vigoureuse, parfois un peu trop, nous permet de suivre avec clarté le scénario de Guy Vidal. Ce qui devient de plus en plus rare, avouons-le. Notons aussi que Clavé a réussi l'exploit de faire de très beaux noirs et blancs (voir prépublication dans Pilote) qui n'ont absolument pas gêné la mise en couleur. Un album qui fait plaisir et dont on attend très vite une suite.

Collection Pilote, 48 pages en couleurs, 18 F.

Henri Filipppini

« TÊTE A CLAQUE MAIS SANS PLUS »
par Blanchard

Gérard Blanchard publie un bizarre bouquin chez l'éditeur d'ATHANOR, PUNK et AMAZING AMAZONE. Une plaquette de grands dessins-gags où l'humour est au Nième degré et où le graphisme, très illustratif, donne dans un esthétisme surréalisant qui ne manque pas de saveur. Avec des maladresses et d'indéniables qualités, ce petit livre devrait attirer tous ceux qui sont à l'affût des talents naissants.
25 F + 5 F de port chez D. Lainé, 2, rue du Pradeau, 65000 Tarbes.

Numa Sadoul

MONTANA KID
(Lombard)

Cet album reprend en couleurs un Chick Bill du meilleur cru. Le scénario est a signé Greg, pas moins et le dessin de Tibet n'a pas ce traité hâtif qu'on lui connait aujourd'hui. Sur le thème pourtant rebattu du changement de personnalité à la suite d'un choc, Greg a su construire une histoire drôle et pleine de péripéties. Nous y retrouvons une vieille connaissance, Black Skelett et la dualité toujours existante du Shérif et de son adjoint. Chick Bill perd déjà de l'importance et son action se résume à une intervention finale pour capturer le bandit. Une aventure souriante qui fait passer de bons moments au lecteur et qui reste dans la catégorie des « bonnes aventures de Chick Bill ». Que dire de l'histoire qui suit ? C'est un Kidordinnerie d'autant plus fade que l'histoire précédente est savoureuse. Mais il faut quarante-quatre planches pour faire un album, alors ...

Jean Léturgie

« L'OISEAU MOQUEUR »
par Desclozeaux

Chez Albin Michel, la collègue « La main à griffe » fait place à une petite sœur baptisée « L'œil à plume », animée par Desclozeaux qui y publie un savoureux gros recueil à sa façon, une façon de poète. Finement et acidûment dépeint, cet « Oiseau moqueur » témoigne du talent d'un auteur chez qui la fragilité du trait exprime autant qu'un grand tableau surchargé.

Numa Sadoul

FORTERESSES VOLANTES
par Pierre Dupuis

Alors que l'on parle beaucoup de la série de Larousse consacrée à l'histoire de France en B.D. on parle fort peu des neuf albums de Pierre Dupuis ayant pour thème la seconde guerre mondiale et c'est regrettable. Car si Larousse se contente de recopier nos ouvrages scolaires Pierre Dupuis nous livre une œuvre farouchement antimilitariste. Il dénonce avec force la bêtise de la guerre et l'inconscience des chefs qui en ont tiré les ficelles. Ce dernier ouvrage est consacré à l'aviation qui a joué un très grand rôle au cours du conflit. Pierre Dupuis nous présente un véritable ballet de ces grosses bestioles volantes qui ont semé la terreur parmi les populations. Il nous dit comment grâce à ces avions diaboliques des hommes inconscients ont joué au petit soldat. Que ceux qui ont dénoncé le parti pris de certains ouvrages historiques se penchent sur l'œuvre de Pierre Dupuis ils y découvriront une nouvelle façon de traiter l'histoire avec la bande dessinée.

Henri Filipppini

CETTE SACRÉE SOPHIE
(Dupuis)

Le Douzième album des aventures de la charmante héroïne de Jidehem vient de sortir. Il aurait pu en fait s'intituler les Bonheurs de Sophie 3e série car il regroupe six histoires complètes parues dans Spirou. Les scénarios de Vicq qui est très à son aise sur les récits courts. C'est un album bien fait qui ravira sans nul doute les plus jeunes. A noter une intrusion de Schtroumpfs dans l'univers de Sophie et une histoire écologique très réussie. Plus classique est l'histoire de petite aviation qui débute cet album ainsi que celle de l'oiseau Parlotl. J'ai pris en lisant ces récits un bain de jouvence et il est heureux qu'il y ait des auteurs qui racontent des histoires et pensent aux enfants alors que la bande dessinée se tourne de plus en plus vers les adultes. Jidehem et Vicq forme une équipe déjà bien confirmée, aussi, si vous ne connaissez pas Sophie, courrez vite chez votre libraire pour combler cette lacune.

Jean Léturgie

Les informations contenues dans **SCHTROUMPFANZINE** sont libres de toute publicité.

SCHTROUMPF fanzine

SCHTROUMPFANZINE est un supplément à **SCHTROUMPF / LES CAHIERS DE LA BANDE DESSINÉE,** édité par la Société des Editions Jacques Glénat, sarl au capital de 100.000 F
RC Grenoble B 302 069 414 0027
Siège social 6, rue Lieutenant-Chanaron, 38000 Grenoble - Tél. : (76) 87.37.58

Bureau à Paris : LE KIOSQUE,
19, rue Ferdinand-Duval, 75004, PARIS
Tél. : 278.24.91.

Le numéro 10 F
Abonnement un an, 11 numéros,
France 100 F, Etranger 110 F.

Rédacteur en chef : Henri Filippini
Rédaction : Henri Filippini, Jacques Glénat, Jean Leturgie, Antoine Roux, Numa Sadoul.
Maquette : Roger Brunel.

Ce numéro n'est complet qu'avec le supplément d'information ronéotypé inséré au centre.

Les articles, documents et traductions sont © Editions Jacques Glénat, sauf mention contraire.

Toute reproduction même partielle des textes et illustrations est interdite sans autorisation.

Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Nous remercions les auteurs et les maisons d'éditions qui nous ont autorisés à reproduire les illustrations et extraits dont ils détiennent le copyright.

FEVRIER 1978

éditions jacques glénat

COLLECTION B DECOUVERTES

LE CHEVALIER À L'EGLANTINE : Par Le Rallic et Marijac
Encore un classique de Coq Hardi
Broché 20 F

SUBMERMAN :"LES PEUPLES DE LA MER" : Deuxième Tome
de cette histoire de Lob et Pichard
Broché 20 F

FILS DE CHINE : Par Gillon et Lecureux.
Un des grands classiques du Journal Vaillant.
Un fort volume de 150 pages,49 F

REVUES

SCHTROUMPFANZINE N° 16 :
Deuxième numéro de la nouvelle formule avec articles, interviews etc. Le seul magazine mensuel d'actualité de la bande dessinée.
Exonéré, 10 F

CARTON N° 6 : Consacré à Claude SERRE.
Un numéro attendu grâce au succés de ses deux recueils de dessins : "Humour noir et Hommes en blanc"
et " Le Sport"
Exonéré 18 F

CIRCUS : Reliure cartonnée et luxueuse des numéros 9, 10 et 11
49 F

COLLECTION MARGINALIA

LES FORCEURS DE BLOCUS :
Un texte oublié de Jules Verne.
19,80 F
NUITS DE TERREUR : Par Paul Feval 19,80 F

(NOUVEAU PRIX pour tous les volumes de la collection : 19,80 F)

Je désire recevoir les ouvrages :

-.....
-.....
-.....
-.....
-.....
-.....
-.....
-.....

Total de la commande :.....,.....F
(port et emballage gratuit)

NOM :.....Prénom :.....
Adresse :.....
Code Postal :.....Ville :.....

Georges Pichard

Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope

Un album luxueux de 144 pages,
format 24 x 32 cm, tout en couleurs.
130 planches inédites de Georges Pichard,
pour la première fois scénariste de sa propre histoire.

Reliure soignée, toile et dorure au fer,
sous emboîtage carton. Vente réservée aux adultes.

Edition originale et intégrale : 120 F

Editions Jacques Glénat, 6, rue Lieutenant Chanaron
38000 GRENOBLE

Imprimé en France par Imprimerie Léostic, 38170 Seyssinet - 1er trimestre 1978
Le directeur de la publication : jacques Glénat - Commission paritaire N° 56984 - Editions J. Glénat, 6, rue Lieutenant-Chanaron, 38000 Grenoble